JEAN PORTAIL

CONTES ET LÉGENDES DE FRANCE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

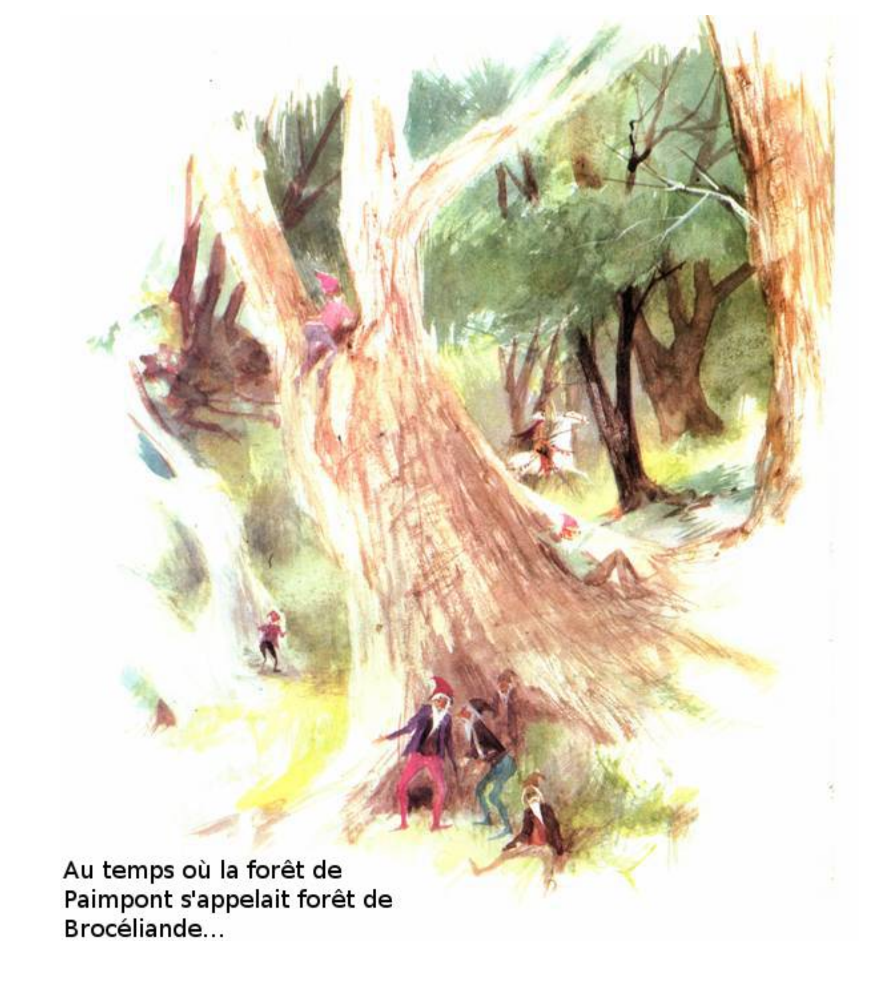
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCE



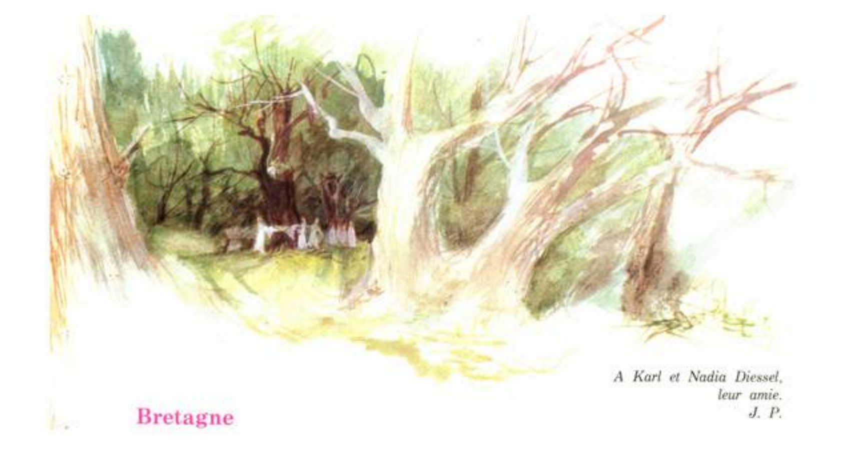
Par
Jean Portail

Illustrations de
Paul Durand, Jacques Pecnard et René Péron

Éditions : NATHAN



Au temps où la forêt de
Paimpont s'appelait forêt de
Brocéliande...



Brocéliande ou la Forêt enchantée

La forêt de Brocéliande n'est pas un lieu chimérique. Elle a existé. Elle existe, couvrant une partie du Morbihan. Seulement, on l'a débaptisée. Elle s'appelle maintenant la forêt de Paimpont.

Gardons-lui, voulez-vous, son nom de légende. Là, se déroulaient les cérémonies druidiques et vous en connaissez la plus spectaculaire : la cueillette du gui à l'aide d'une faucille d'or.

Merlin passe pour avoir été le Grand Maître de l'antique religion. Sage entre les sages, on venait de loin solliciter ses avis. Il avait sa place à la Table ronde du roi Arthur. Il voyait l'avenir (quelques-unes de ses prophéties enrichissent, paraît-il, les archives de la ville de Vannes…). D'autres troublants pouvoirs lui valurent le surnom d'Enchanteur.

Son âge ? Nul ne l'a jamais su. C'était presque comme s'il n'était jamais né… De vieilles gens affirmaient l'avoir connu dans leur enfance, tel qu'il était soixante ou quatre-vingts ans après.

S'agit-il de l'un de ces Génies de la Nature doués de fabuleuse longévité et qui, plus merveilleux privilège, restent jeunes jusqu'à leur mort ? Car la mort, elle, ne les épargnerait pas.

Mais il est un accident qui, pas davantage, n'épargne les individus, seraient-ils demi-dieux, seraient-ils des sages : Merlin tomba follement amoureux.

Elle se prénommait Viviane. Ses yeux avaient la couleur

changeante de la mer et, comme font les filles d'aujourd'hui, elle laissait épars sur ses épaules ses longs cheveux d'un ton doré d'ajonc. Elle venait souvent se promener dans la forêt déjà centenaire, aux arbres chargés d'oiseaux comme il ne le sont plus, hélas ! puis, elle s'asseyait près de la fontaine… et rêvait.

Elle rêvait à celui qu'elle ne connaissait pas encore mais qu'elle se représentait avec précision. De haute taille. Des yeux comme ci… Des cheveux comme ça…

Et soudain, ce jour-là, près de la fontaine, son rêve cessa d'être un rêve. Un jeune homme la saluait, si semblable à l'immatérielle figure que son premier mouvement fut d'effroi. Vous l'avez deviné : c'était, sous l'apparence trompeuse, l'Enchanteur.

Il aurait pu la séduire par ses seuls moyens, car il était bel homme et, nous le savons, jeune en dépit des ans. Sans doute avait-il compté sur l'effet de surprise ?

— Qui êtes-vous ? balbutia Viviane éperdue.

— Rien qu'un baladin sans mauvaise intention, damoiselle !

Baladin ? Son prince charmant pouvait-il n'être qu'un baladin ?

— Que faites-vous en ces lieux ?

— Je me rends au manoir ici près…

Il désignait les tourelles qui se dressaient au-dessus des arbres.

— Il appartient à mon père, le va-vassal Dyonas.

Elle y avait mis une pointe d'orgueil comme pour se persuader elle-même de ce qui la séparait d'un baladin. Du même ton, elle laissa tomber :

— Il attend ce soir de nobles invités.

— Et j'ai désir de leur complaire, répondit l'Enchanteur.

Elle soupira. Ah ! quel beau mari, s'il n'eût été l'un de ces pauvres hères, musiciens ou poètes, à l'escarcelle mal garnie. Ah ! quel beau mari !

— Mais je ne vois pas votre vielle ?

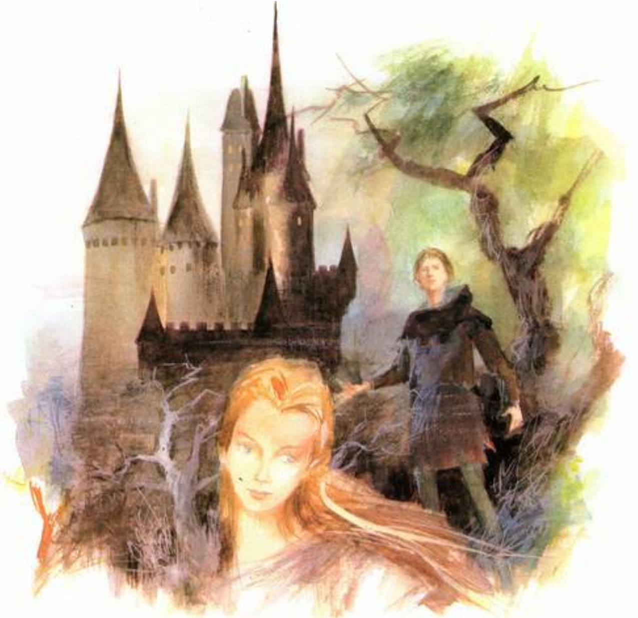
— Je suis faiseur de tours, damoiselle. Cependant, s'il vous sied d'ouïr un *lai* joli ?

À peine avait-il parlé qu'une vielle était entre ses mains, dont il tira des sons si doux en accompagnement à sa tendre complainte que les oiseaux se turent pour l'écouter.

Et quand il eut fini, la vielle avait disparu, évaporée avec la dernière note.

— Oh ! s'écria la jeune fille, élevant ses longues mains jointes. Où avez-vous appris ce tour-là ?

— De Merlin, mon Maître.


Alors la forêt de se métamorphoser...

Elle le regarda avec une complaisance nouvelle. Élève du Grand Druide ! Ce prestige rapprochait les distances.

— Vous enseigna-t-il d'autres tours ?

Il sourit et, d'un geste de commandement, traça, haut dans l'air, un cercle… Alors, la forêt de se métamorphoser. Un superbe château en occupait le fond et, de ses fenêtres ouvertes, s'échappaient des musiques exquises et des rires. Dans les allées rectilignes comme des allées de parc, des seigneurs et des dames, tous en riches atours – peut-être les hôtes du château ? – marchaient d'un pas de promenade, par petits groupes qui se saluaient en se croisant.

Viviane, haletante, à la fois attirée et craintive, contemplait tour à tour l'étrange baladin et ses sortilèges.

Mais l'Enchanteur l'entraînait doucement vers un enclos qu'elle voyait aussi pour la première fois. Sous leurs pieds, le sol humide aux cailloux aigus avait fait place à un sable lisse. De lourdes branches abaissaient jusqu'à eux leurs fruits géants.

Combien de minutes, ou d'heures, s'écoulèrent avant que Merlin, d'un second cercle dans l'air, effaçât seigneurs et dames et château ? La forêt avait repris son aspect coutumier. À l'exception du jardin merveilleux, car Viviane désirait y revenir.

Mais par une autre magie, celle de l'amour, la jeune fille croyait voir pour la première fois, sa vieille forêt. Sans doute fut-ce en ce même moment que l'Enchanteur lui révéla sa feinte et quitta sa

physionomie de circonstance.

S'en aperçut-elle seulement ? Il était à jamais à ses yeux tel qu'il lui était apparu près de la fontaine.

Viviane, fille de Dyonas, petit seigneur, était-elle fée ainsi que la présentent des auteurs folkloriques ? La fée Viviane… D'autres voient en elle la druidesse qu'elle fut en tout cas et qui trouva, dans sa corbeille de noces, les dons que lui aurait concédés l'Enchanteur.

Fée, ou druidesse, ou les deux, Viviane connut le langage des animaux et des plantes, le Grand Livre de la nature n'eut pas de secrets pour elle. Les fleurs s'inclinaient sur son passage.

Mais il n'est pas de couples sans histoires et ce fut une tragique histoire que suscita le bonheur de ces époux si bien faits l'un pour l'autre.

Une fée incontestablement authentique, une fée de naissance, Morgane, qui avait eu des vues sur l'Enchanteur, ne lui pardonna pas sa préférence pour l'intruse et elle décida de se venger. La faucille d'or dont Merlin, seul, était habilité à se servir, constituait un emblème plus sacré que n'est le sceptre pour un roi. Qu'elle disparût et Merlin tomberait au rang des génies inférieurs, qui plus est, coupable d'un manque capital de vigilance. Or, c'était à Viviane, Viviane la haïe, que se trouvait confié le soin de veiller sur le précieux symbole. Quelle belle occasion de l'accabler ! La vengeance de Morgane serait complète.

Pour l'exécuter, elle requit les services d'une bande de Korrigans.

Vous n'avez jamais vu de Korrigans ? Quelle question ! Comme s'il en existait encore dans nos forêts civilisées… Au temps de Brocéliande, ils fourmillaient ! On aurait pu marcher dessus. Car ils ne quittaient pas terre et n'étaient pas plus hauts que le pouce, même dans leurs sabots. Des nains de nains. Fort laids et tout difformes. Avec ça, les créatures les plus malfaisantes du monde des fées.



Découvrir la cachette de la faucille d'or, fut un jeu pour ces fureteurs.

Quand Morgane leur eut dit ce qu'elle attendait d'eux, ils ne se tinrent pas de joie, bondissant lourdement et s'envoyant des bourrades. Ils voyaient en Merlin un ennemi personnel. Ne se mêlait-il pas de leur interdire les oisillons tombés du nid, de s'acharner sur les bêtes blessées, d'empoisonner les fleurs, de saccager l'herbe tendre ? Tout dernièrement il les avait mis en fuite alors qu'ils se disposaient à dépecer un cormoran à l'agonie ! Mais seuls, ils ne pouvaient rien contre l'Enchanteur. La protection, pour mieux dire la complicité de Morgane, leur assurait l'impunité.

Découvrir la cachette de la faucille d'or fut un jeu pour ces fureteurs. Au vrai, il n'y avait pas de cachette. Le suprême symbole reposait au creux d'un arbre mort. Quel naïf, ce Grand Druide qui avait pensé que la crainte du sacrilège suffirait à écarter les voleurs !

Et de s'agripper au tronc desséché ! À qui se saisirait le premier de l'insigne objet du culte.

Mais… que se passait-il ? Quel phénomène inouï ? Un éclair… Un horrible grésillement et les grimpeurs retombèrent brûlés vifs.

Parlerons-nous de court-circuit ? L'Enchanteur avait-il eu pouvoir d'asservir la force inconnue que, des millénaires plus tard, nous appellerons électricité ?

Il ne restait à terre qu'un monceau fumant de cendres. Au-dessus, à portée de main, intacte, brillait la faucille d'or.

Morgane paya cher son iconoclaste projet. Et ce fut vite fait ! Un jury extraordinaire se réunit sur-le-champ, qui la condamna à poursuivre son existence sous les traits d'une hideuse vieille livrée aux sarcasmes et aux jets de pierres des enfants des hommes. Merlin intercéda pour elle. Peut-être ne lui avait-elle pas toujours été indifférente… Nous voulons dire avant qu'il rencontrât Viviane. Mais son meilleur avocat fut Viviane elle-même. Elle aimait trop son Merlin pour ne pas trouver des excuses au crime,

passionnel après tout, de son infortunée rivale.

Les juges se laissèrent fléchir. Morgane resterait belle et jeune tant qu'elle vivrait mais son interdiction de séjour en Brocéliande était maintenue. Elle achèverait son temps dans les profondeurs de l'Océan, métamorphosée en sirène.

La fière Morgane n'attendit pas la fin de la sentence pour se précipiter d'elle-même dans les flots. Le « plouf » formidable retentit jusqu'au cœur de la forêt sacrée.

L'indulgence dont elle avait bénéficié ne l'amenda pas. Il est vrai qu'elle n'éveilla qu'antipathie chez ses nouvelles compagnes mises au courant des faits par une troupe de dauphins qui revenaient des côtes. Elle n'était pas invitée aux fêtes de dessous les eaux. Sa seule distraction consistait à appliquer son visage charmeur aux hublots des bateaux ce qui fut cause de grands désordres dans le personnel navigant. De nos jours encore se chuchotent d'étranges choses concernant d'inexplicables disparitions en mer.

Quant à Merlin et Viviane, qui furent heureux, eurent-ils beaucoup d'enfants ? S'il fallait prêter créance à tous les « on dit », leur descendance peuplerait la Bretagne et, même, la Bretagne d'au-delà de la Manche : le Pays de Galles.

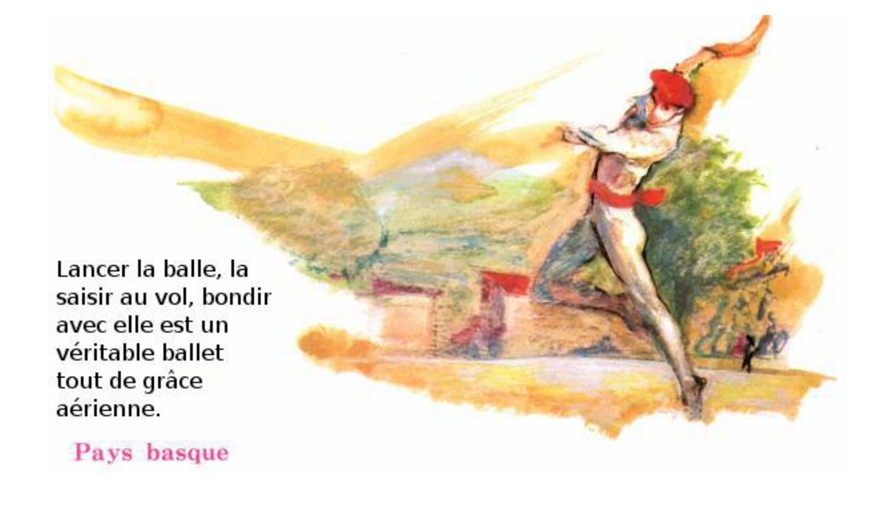
Mais, ainsi le veut l'évolution des mondes, l'ère des druides s'est achevée. La nôtre lui succède qui, à son tour, reculera dans le Temps.

Toutefois… oserions-nous jurer que l'on ne cueille plus le gui, en Brocéliande, aux lunaisons favorables ?

Merlin, quand il sentit sa fin prochaine, aurait enterré la faucille d'or en un coin indiqué sur un plan que se transmettraient les initiés.

Il court d'autres bruits singuliers sur les sortilèges de Brocéliande. Celui-ci par exemple : les indésirables, coupables de « nuisance » comme on dit aujourd'hui (saccageurs de branches, dénicheurs d'oiseaux, etc.), n'arriveraient plus à sortir de la forêt. Elle se refermerait sur eux.

Au contraire, vous serez les bienvenus en Brocéliande si vous y pénétrez d'un cœur pur et bon. Au plus pur, au meilleur, étant réservé le privilège d'y découvrir le jardin merveilleux de la première rencontre et la fontaine où Viviane rêva.



Lancer la balle, la saisir au vol, bondir avec elle est un véritable ballet tout de grâce aérienne.

Pays basque

Invincible champion… pauvre mari !

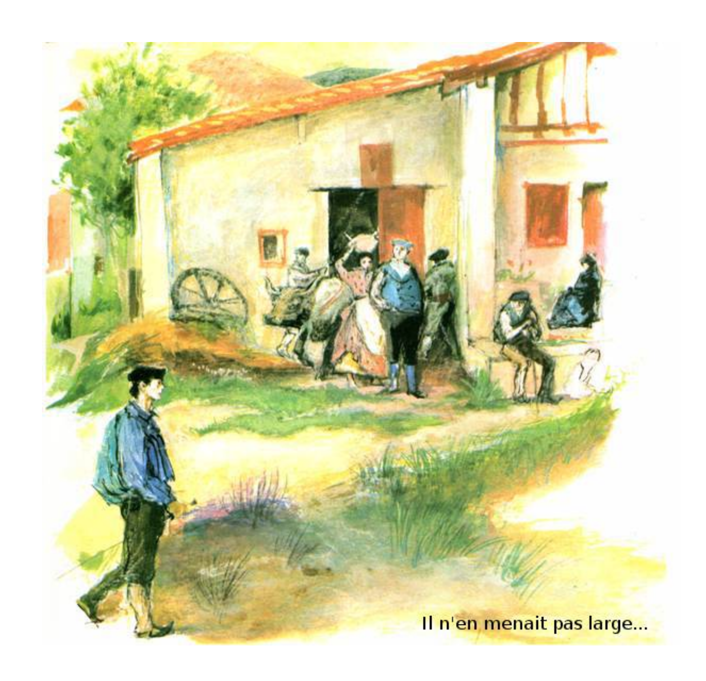
« Un petit peuple qui danse au haut des Pyrénées », disait Voltaire avec son admirable sens du raccourci pittoresque. Cette définition s'applique étroitement aux joueurs de pelote. Lancer la balle, la saisir au vol, bondir avec elle est un véritable ballet tout de grâce aérienne. Parmi les plus célèbres pelotari, on se souvient encore de Perkaïn, champion inégalé de la pelote à mains nues.

Brave, téméraire comme peut l'être un Basque, il n'avait pas craint de revenir d'Espagne, où il s'était réfugié, en pleine Terreur, pour se mesurer sur la place des *Aldudes,* son village, avec le gaucher Curutchet, autre fameux joueur de pelote. C'était à l'occasion d'une fête patronale.

Il vint… Il vola… Il vainquit. Puis, calme, sourire aux lèvres, sans se presser, il reprit, en sens inverse, le rude sentier qui le ramenait en terre d'exil.

L'orage révolutionnaire passé, il reprit sa place au milieu des siens, et continua de l'emporter sur tous. Las ! Aux plus belles médailles, leurs revers. La femme de Perkaïn se chargeait de cette contre-partie. Acariâtre, exigeante, virtuose de l'invective, elle ne cessait de le harceler de ses criailleries. Lui, bon homme comme beaucoup de héros, souffrait en silence. L'idée de se venger lui vint un jour, un soir pour être exact. Cependant, il n'en menait pas

large en regagnant son tempétueux foyer après une absence qu’il faut bien qualifier d’abusive puisqu’elle avait duré huit jours. Huit jours pour fêter sa double victoire contre Azang et Curutchet. Huit jours de joyeusetés à Saint-Palais, ville aimable entre toutes !


Il n'en menait pas large...

Aussi n’était-ce plus du pas du triomphateur qu’il allait. Pour ne rien vous cacher, mal remis, en outre, des dernières libations, il titubait, dos rond et l’ivresse penaude.

Ô surprise ! Un total silence l’accueillit. Silence et obscurité ! Non sans difficultés, car il avait le geste incertain, il trouva le bâton de résine, l’alluma. Alors, il vit sa femme ! Couchée, les draps au menton, l’air d’avoir à tout jamais perdu la parole ! Morte !

Sous le coup, Perkaïn se trouva dégrisé.

Mais un champion à la pelote a le coup d’œil ! Perkaïn, s’étant penché sur la forme inerte, se releva avec une drôle de grimace et courut demander à M. le Curé l’extrême onction pour sa défunte. Et il tenait à bien faire les choses ! Quand le cortège se mit en marche, il y avait, devant, un enfant de chœur agitant la sonnette, suivi du bedeau chargé des saintes huiles. Puis venaient M. le Curé et le veuf, encadrés par deux autres enfants de chœur, l’un qui portait l’encensoir, l’autre, des cierges plus grands que lui. Malgré la gravité du moment, M. le Curé, lui-même fervent de la pelote, naturellement, semblait assez content de cet inhabituel déploiement. Soit qu’il y vit un juste hommage au champion dont

le martyre avait pris fin, soit qu'il jugeât opportun de signaler avec éclat l'arrivée au tribunal suprême de la fieffée bavarde avec laquelle le Seigneur, tout-puissant qu'il fût, risquait fort de n'avoir pas le dernier mot.

Ils entrèrent… Et aussitôt, reculèrent, épouvantés sous le flot d'injures qui les assaillait. La *morte,* dressée sur son séant, éructait de fureur à voir son stratagème retourné contre elle et il semblait que ces heures de silence eussent, incroyablement, fortifié ses cordes vocales et enrichi son répertoire.

La leçon fut-elle profitable ? La mégère éprouva-t-elle pour son astucieux mari une sorte de respect, qu'elle n'avait jamais eu pour le champion ? Si cela fut, disons qu'elle le dissimula bien.

Apparemment semblables aux précédentes, donc, les années s'écoulèrent au bout desquelles sonna, pour Mme Perkaïn, l'heure fatidique. Il ne s'agissait plus de comédie. Sans pompe vaine, cette fois, M. le Curé, lui avait administré les derniers sacrements. Ce qui parut avoir pour effet d'amollir l'irascible, lui inspirant à l'égard de son mari son premier mouvement de pitié :

— Courage, mon pauvre homme ! lui dit-elle. Nous nous retrouverons bientôt, je l'espère, dans un monde meilleur !

Et Perkaïn, qui avait frémi, ne put retenir ces mots :

— *Habizgoya balimbada es zitus hartan inkhuis iko !*

(Si ce monde-là est meilleur, je ne vous y retrouverai pas !)

Mais elle n'avait pas entendu, elle était morte, irrémédiablement morte.

Et Perkaïn, toujours soucieux, d'interroger :

— Vous croyez, Monsieur le Curé, que je la retrouverai au Paradis ?

— Allons ! allons, mon ami ! répondit le saint homme. Remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite et ne voyez pas l'avenir en noir.



Yolande aux cheveux d'or

IL s'en est passé des choses, en ce château de Miolans dont les superbes vestiges dominent, sur leur rocher à pic, la vallée du Fier !

Et pourtant, quand on en parle dans la région, ce n'est pas aux grandes heures, glorieuses ou sombres, de l'Histoire de Savoie que l'on pense, mais à Yolande, comtesse de Miolans en des temps très anciens.

Blonde aux yeux bleus, de ce blond et de ce bleu allobroges qui, de nos jours encore, se distinguent de tous autres blonds et de tous autres bleus, elle avait épousé le comte Geoffroy qui, lui, témoignait de ses bruns ancêtres Centrons.

Ils s'étaient connus à Chambéry, à l'occasion d'un tournoi où il fut vainqueur. Geoffroy, l'un des grands barons du Comté, Yolande, fille de haut rang... Ce mariage, qui aurait pu n'être que l'alliance de deux nobles familles, fut, en fait, un mariage d'amour.

Ô Yolande ! Nul oiseau-fée ne vous a donc mise en garde ? Nul songe ?

Mais auriez-vous écouté l'oiseau ? Auriez-vous cru le songe ?

À votre arrivée à Miolans, par un chaud jour d'été, comment auriez-vous pris pour un présage le frisson qui vous saisit en marchant sur l'ombre de la tour Carrée, l'infranchissable donjon ?

Le comte avait fort mauvais caractère, c'est le moins qu'on

puisse dire, et, s'il était orgueilleux de sa ravissante épouse, il en était, tout autant, jaloux.

Au début, ils descendirent assez souvent de leur nid d'aigle pour prendre le bac qui traversait le Fier et rendre visite aux châtelains des environs. Ainsi furent-ils accueillis par les seigneurs de Rubaud qui venaient de quitter leur domaine de Montmélian. Leur fils, le chevalier de Cuine, était là et ce jeune homme, qui composait des vers et jouait de la viole, chanta la dame de Miolans à sa manière charmante de poète.

Geoffroy n'apprécia pas. Il sut se maîtriser, mais il décida qu'ils en avaient fini avec les visites. Yolande ne dit rien. Elle aimait son ombrageux mari.

D'ailleurs, la saison de la chasse approchait et, le respect de la vérité nous contraint à l'avouer : elle ne répugnait pas au sport cruel, qu'elle pratiquait à cheval, vautour au poing.

Son mari usait d'un procédé plus direct, et elle défaillit la première fois qu'elle le vit se battre corps à corps avec un sanglier qu'il avait éventré.

Puis il y eut l'appel du comte Humbert II à ses vassaux pour défendre sa part d'héritage en tant que petit-fils d'Adélaïde de Suse. La guerre ! Combien plus exaltante que la chasse !

Yolande ne chercha pas à le retenir. Comme lui, elle était d'une race de soldats.

— Dieu vous ait en Sa garde ! dit-elle simplement.

Mais pour le voir partir en tête de la petite troupe qu'il avait levée, elle monta tout en haut du donjon, tout en haut. Longtemps après qu'ils eurent disparu, elle y était encore, rigide et droite, seule avec le vent.

Alors commença l'attente indéfinie et, pour cette citadine qui avait connu les premiers fastes de la Cour de Savoie, le grand château austère semblait avoir l'étroitesse d'une prison.

Son mari lui en avait confié le gouvernement, mais en la « confiant » elle-même à de consciencieux cerbères : Urbain, le portier, et sa mégère de femme, Anthelmette. Celui-là, d'un dévouement canin envers son maître, celle-ci, butée dans sa haine de la trop belle comtesse.

Une merveilleuse diversion allait tirer de sa solitude l'épouse abandonnée. Un petit enfant tressaillait en elle. Et ce fut un fils ! Quelle fierté ! Mais en cette rude époque, les nobles bébés passaient vite aux mains des nourrices. Ainsi en alla-t-il du petit Aymon, et ce doux souci qu'on lui enlevait creusa un peu plus grand le vide que Yolande sentait en son cœur.

Même les injustes soupçons et les brutalités de Geoffroy devenaient de tendres témoignages dans l'indulgente magie du

souvenir.

Mais au milieu de la sourde hostilité des êtres et des choses, elle avait deviné le timide dévouement de l'une de ses servantes, Jeannette, qu'elle retenait volontiers auprès d'elle.

Comme elle fit ce soir-là…

Elle avait « soupé » avec ses gens, du chapelain aux filles de cuisine, selon la familiarité patriarcale particulière à la vie féodale en Savoie (mais les femmes n'étaient pas à la même table que les hommes).

— Va chercher ton rouet ! dit-elle à Jeannette, tandis que les autres se dispersaient.

Puis, toutes deux s'installèrent de chaque côté de la monumentale cheminée où s'élevaient et grondaient les flammes, l'une filant, la maîtresse penchée sur son métier à tapisserie. Elles parlaient peu, et ce qu'elles disaient se rapportait au temps du jour, à la neige qui ne cessait de tomber. Pas plus que le grondement du feu ou le manège du rouet, leurs propos ne dérangeaient le silence. Et c'était un silence comme nous n'en connaîtrons jamais… jamais… le silence absolu, audible presque, de la montagne inviolée.

Quand, tout à coup, retentit le son du cor.

Quel voyageur perdu demandait asile ?

Urbain, logé près de la tour du Nord, a entendu. Il hésite. Oncques ne connut Savoyard refusant l'hospitalité, et si le Maître était là, un pèlerin ne resterait pas en détresse.

Dans la salle, les deux femmes, tête levée, attendent. Le cor s'est tu, sa dernière note comme suspendue dans l'air.

Urbain a abaissé le pont-levis et, sans doute, l'aspect de l'étranger lui apporte un grand soulagement.

— Un vieux ménestrel demande à être reçu ! annonce-t-il peu après à la comtesse, qui lui répond aussitôt :

— Faites entrer ce pauvre homme et qu'il trouve ici bon gîte et soupe chaude.

Un bien pauvre homme, en effet, courbé sur son bâton, grelottant en ses haillons et tout roidi de givre jusqu'à son épaisse barbe blanche.

Il chevrote, mais en termes choisis et, sans hâte gloutonne, il se restaure. Le rouet a repris son ronronnement, un beau profil de nouveau s'incline au-dessus des dessins de la laine.

Sa soupe de châtaignes achevée, le baladin, soucieux de ses devoirs d'amuseur, rapporte des anecdotes, des nouvelles cueillies de château en château. Quelle aubaine pour la Dame recluse ! Un rideau s'écarte sur un monde quitté. Mais se laisse-t-il lui-même échauffer par son récit ? Comme sa voix est jeune !

Puis il prend la vielle qu'il avait tout à l'heure tirée de dessous ses loques et posée à ses côtés. Comme ses mains sont fines et blanches !

Il chante. Sa ballade, qui se déroule sur le thème commun au mode courtois, éveille chez celle qui écoute d'étranges réminiscences se rattachant à un moment précis qu'elle n'arrive pas à fixer.

Pendant combien de temps écouta-t-elle ?



Pendant combien de temps écouta-t-elle?

Dans la cheminée s'écroule le dernier monceau de braises. Le rouet ne ronronne plus, Jeannette a cédé au sommeil.

Et Yolande, rouvrant les yeux, se demande si elle n'en a pas fait autant, engourdie par le froid de l'aube. Elle se demande aussi si elle n'a pas rêvé. Mais Jeannette, à son tour, cligne des paupières et son regard a l'air de chercher.

Où donc est passé le vieil enchanteur ? A-t-il su gagner la grange pour s'y coucher ?

Selon Urbain, il a repris bâton et besace.


Il revint…

Il revint, toujours si pitoyable, si vieux et si courbé. Un autre hiver s'empara de la montagne et plus d'une fois encore le pont-levis s'abaissa pour le visiteur de la nuit. Il apportait, avec ses chansons, de menus présents : coupelle de bois travaillé ou de cuivre, bouquet de génépi, ces pousses un peu mystérieuses des rocs d'automne, puis à la fin du second hiver, et comme en souvenir, car il disparaissait avec la froidure et les longues nuits, une petite marmotte tout juste sortie de sa torpeur. *Dine,* ainsi que la nomma Yolande, s'attacha vite à sa belle maîtresse qu'elle amusait de ses mines, et elle dansait comme dansent ces elfes en fourrure.

Urbain commençait à être inquiet. N'avait-il pas eu tort d'introduire ce vagabond trop fidèle ? « Méfiat ! méfiat ! » grommelait-il. Or, Anthelmette, aux aguets, surprit, au petit matin, l'homme à la barbe chenue s'en allant vif et « dret ». Le couple fut épouvanté.

Auraient-ils introduit un galant auprès de la comtesse ? Ils en tremblaient, sûrs que le Maître punirait de mort leur coupable négligence.

Et voilà que le Maître n'allait plus tarder. On apprenait la fin des hostilités. M. de Savoie avait victorieusement défendu son apanage, et le comte de Miolans était sain et sauf.

La perspective de ce retour tant attendu agitait Yolande de pensées bien différentes des appréhensions de l'imprudent portier. Loin d'imaginer que l'on pût seulement mettre en doute son inflexible loyauté conjugale, elle s'abandonnait à des rêveries qui, toutes, avaient le goût du bonheur.

Et, par ce beau printemps qui venait d'éclater, elle martelait, joyeuse, du galop de sa jument, l'allée forestière si souvent parcourue aux côtés de Geoffroy, quand sa jument fit un brusque écart. Un homme avait surgi d'entre les buissons : le vieux ménestrel !

En plein jour, sous le couvert des jeunes feuilles, comme il était incongru et grotesque ! Mais il arracha sa barbe, rejeta sa perruque. Avec une rapidité féerique, un élégant et jeune cavalier

apparut à sa place !

— Messire de Cuine ! Oh ! comment avez-vous pu si longtemps m’abuser ?

Sa stupéfaction n’était pas tout à fait sincère. À la vérité, elle n’avait jamais *voulu* le reconnaître pour n’être pas obligée de le chasser quand elle s’ennuyait si fort.

— Oh Madame ! Ce n’était là que malice d’amour !

Elle n’eut pas le temps de s’indigner. Dans un rugissement de fauve et un grand fracas de branches, le comte Geoffroy se précipitait sur le « traître », le « voleur d’honneur » (il lui en dit bien d’autres que nous n’oserions répéter), qu’il surprenait en galante compagnie avec sa femme. Du moins le croyait-il !

D’un signe à l’un des hommes qui l’avaient suivi, il se fit remettre une épée qu’il lança à son rival.

Ce fut un duel inégal et terrible. Inégal, car le chevalier se bornait à parer les coups, autant qu’il le pouvait. Quand il tomba, enfin, transpercé de toutes parts, il parvint à protester d’une voix forte :

— Je témoigne devant Dieu, Monseigneur, que votre très noble épouse…

Il ne put achever. D’ailleurs, le comte, les muscles tremblants encore, n’écoutait pas.

— Emmenez cette femme et jetez-la au plus bas cachot du donjon ! ordonna-t-il à ses hommes en désignant Yolande.

Le plus bas cachot du donjon a gardé de nos jours son juste nom d’*Enfer*. Comme tout l’intérieur de la tour, il est tel qu’au moment où le château de Miolans devint prison d’État (en 1559) des ducs de Savoie.

De grands personnages y furent enfermés (entre autres, le fameux marquis de Sade) et traités sans les égards et les adoucissements offerts aux pensionnaires de la Bastille. M. de Savoie avait la dent dure ! Comme tous les prisonniers du monde, ils couvrirent d’inscriptions les murs de leur tombeau provisoire ou définitif. Ces graffiti se voient encore. En découvririez-vous un tracé par Yolande ?

Certains vous diront peut-être que la malheureuse fut non pas jetée dans le sombre cachot, mais emmurée à côté. Les plus solides traditions le réfutent. Tenons-nous-en au cachot, c’est déjà bien assez horrible ! Ce cachot dans les dessous de la terre, sans lumière et sans air, était infesté de rats, cloportes, et toutes bêtes immondes. Yolande avait droit chaque jour à un morceau de pain et une cruche d’eau, et comme c’était Anthelmette qui préparait cette pitance, on imagine aisément qu’il n’y avait pas de confiture sur le pain.

Le hasard avait joué en faveur du portier et de sa femme. Le comte ne pouvait établir de rapport entre messire de Cuine et le vieux ménestrel, dont on lui parla vaguement, et, pour s'abriter de tout soupçon, le couple odieux fit preuve d'un zèle accompli dans son rôle de tortionnaires.

Mais Jeannette veillait, qui, au risque d'être pendue haut et court si elle eût été surprise, apportait à son infortunée maîtresse tout ce qu'elle pouvait soustraire ici et là. Hélas ! Yolande ne mangeait plus qu'avec effort, l'estomac serré et l'écœurement aux lèvres. Cependant, les visites de Jeannette la rattachaient au monde, à son fils, à… Geoffroy ! Son fils, qui la jugerait comment ? Geoffroy qui avait interdit que l'on prononçât son nom devant lui !

Dine non plus ne l'oubliait pas (est-il besoin de le dire ? a-t-on jamais connu un animal ingrat ?) ; Dine avait voulu partager le sort terrible de l'innocente et elle avait parfaitement compris qu'il lui fallait se cacher dès qu'on entendait venir Urbain ou Anthelmette.

Si Yolande résista, les uns disent deux ans, d'autres trois et plus, en tout cas deux au moins, elle le dut à la présence de la petite marmotte autant qu'aux substantiels secours et à la fidélité de Jeannette.

Mais Dine allait faire davantage…

Un jour, par jeu, Yolande lui mit au cou une mèche de ses cheveux qu'elle avait tressés en un large galon serré, serré.

— Regarde, Jeannette ! Est-elle belle notre Dine ? Eh bien ! Où est-elle passée ?

Dine avait disparu, s'étant sans doute glissée hors du cachot quand Jeannette avait ouvert la porte.

Et les jours se succédèrent sans ramener la fugitive. Que lui était-il arrivé ? Serait-elle tombée entre les mains d'Anthelmette ?

Jeannette assurait que non.

Ni l'une ni l'autre n'eussent imaginé quelle idée était venue à la subtile bestiole qui, une fois parée des cheveux de Yolande, s'était élancée droit vers le château de Cuine.

Elle savait, Dine, que le chevalier n'était pas mort de ses blessures. Le cruel Geoffroy l'avait laissé derrière lui pour le repas des corbeaux. Mais le serviteur qui l'avait toujours accompagné en ses imprudentes expéditions avait vu la scène, caché dans un fourré. Une fois partis le comte et ses hommes, il avait emporté son maître, croyant bien, hélas, qu'il rendait ses devoirs à un cadavre. Non ! La jeunesse et le sang généreux de Richard, les bons soins, avaient triomphé de la mort.

Et Dine, depuis les premiers jours, se demandait comment

l'avertir que Yolande, elle aussi, vivait, et qu'elle l'appelait au secours. Ne le comprendrait-il pas à la vue des merveilleux cheveux tressés ?

Son petit cœur battait fort au terme de son trajet. Non seulement parce qu'elle avait franchi comme une flèche la distance de Miolans à Cuine. Elle tremblait que Richard ne reconnût pas les merveilleux cheveux tressés, les cheveux d'or, maintenant ternis par la noire réclusion.

Mais dès qu'il aperçut la mignonne créature l'attendant au bord du chemin qu'il suivait en agitant de tristes pensées, son visage s'illumina.

— Dine ! s'écria-t-il.

Et Dine, heureuse, esquissa un pas de danse. Elle avait bien raison. Car, presque aussitôt :

— Tiens ! Que portes-tu là ? Fais voir.

Alors, il devina tout.

Le message était arrivé à destination. Mais Richard, mûri par sa douloureuse expérience, ne se précipita pas follement à l'assaut du terrible château fort. Il s'assura du concours des plus puissants seigneurs : Yolande fut délivrée.

Geoffroy, qui n'avait pas l'âme complètement noire et qui n'avait jamais cessé d'aimer sa victime, témoigna d'une contrition sincère et, la Première Croisade se préparant, il s'y rallia pour l'expiation de ses fautes.

Personne ne le revit.

Mais on assure que Yolande la fidèle, chaque jour, montait, au bout de la tour carrée, en haut, tout en haut, interrogeant l'horizon.

Là, s'arrête pour nous la très véridique histoire des funestes et pures amours de Yolande aux cheveux d'or, comtesse de Miolans en des temps très anciens.





La belle dame du lac

ABRUPTES, forées de grottes (souvent à plusieurs étages), les Pyrénées durent être un des lieux d'élection de la gent féerique. Or, ce sont surtout des saints ou le diable que l'on rencontre à travers leur folklore. Peut-être parce que ceux-ci résistent mieux aux atteintes du progrès ?

Pourtant, c'est au cirque de Gavarnie que les Esprits de la Terre, de l'Eau, de l'Air et du Feu tenaient leurs assises. Les survivants – de moins en moins nombreux – s'y rendraient encore chaque année au solstice d'hiver.

Une fois, une fée de l'Air, qui était en retard, courut si vite que l'un de ses colliers s'accrocha à une pointe d'étoile. Dans sa hâte, l'étourdie tira, cassa le collier dont la moitié resta suspendue au clou d'or de Sirius. Elle y serait toujours. Un de nos navigateurs de l'espace la saisira-t-il un jour au passage ?

De vieilles gens assurent aussi qu'au temps de leur jeunesse, l'on pouvait, avec de la chance et de bons yeux, surprendre les fées venues à l'aube au bord des lacs.

Elles y coiffaient leurs longs cheveux, brillants comme des rayons de soleil, qu'elles ornaient ensuite de rosée et de perles. Parfois, une perle tombait, que se disputaient les palombes d'argent accourues. Elles y faisaient aussi leur lessive et, assez têtes en l'air, oubliaient souvent une pièce de linge sur la rive ou sur l'eau.

Des personnes bien informées assurent même que l'on voit

encore, toujours avec de bons yeux et de la chance, les fées lavandières, ou la dentelle, la mousseline qu'elles auraient laissées derrière elles. Si cela vous arrive, disposez avec précaution, quelque part où elles pourront le reprendre, le précieux morceau d'étoffe.

En récompense, vous trouverez, à la même place, un de leurs cheveux d'or qui sera pour vous un talisman inappréciable.

Au contraire, celui qui, par avidité de collectionneur, s'emparerait de la pièce de linge ne tarderait pas à être puni de son larcin. Non que les fées soient avaricieuses ! Pas le moins du monde !

Un jour, sur le bord du lac de Gaube, jouait une petite fille à l'ombre de sa bonne nourrice. C'était une enfant de santé précaire. Ses parents, citadins, s'en étaient séparés pour qu'elle se fortifiât à l'air des cimes.

Mais avec quoi jouait-elle, ce jour-là ? Elle faisait voleter une écharpe, fine, si fine, presque insaisissable à force d'être fine. Cette écharpe si fine, la bonne nourrice l'identifia vite. Et elle se mit à trembler, la bonne nourrice, car la petite refusa de rendre « le beau ruban ».

Qu'allait-il se passer ? Les fées n'approfondissent pas les intentions. Elles ne considèrent que les actes. L'écharpe appartenait à l'une d'elles. La fillette l'avait trouvée et voulait la garder. La fillette serait punie. Qui sait si, dans leur ignorante rancune, elles n'aggraveraient pas l'état de la frêle malade !

— Vite ! Donne-moi ça ! suppliait la chère femme, une sueur froide aux tempes. Ce n'est pas à toi !

Mais la mignonne de protester, serrant ses poings menus autour de sa prise :

— Si, c'est à moi ! Si ! la belle dame me l'a donnée !

Donnée ! Une onde de joie emplit le cœur de la nourrice.

— Comment est-elle, la belle dame ?

— Elle a des cheveux tout dorés, dorés. D'autres belles dames étaient avec elle, des belles dames qui avaient aussi des cheveux tout dorés. Elles portaient de gros paquets mouillés, comme toi quand tu reviens du gave !

— Et… elles t'ont parlé ?

— Seulement celle qui m'a donné le ruban. Elle m'a dit que si je l'attachais à mon cou, je ne tousserais plus. Dis, tu va le faire sécher et tu me le mettras comme a dit la belle dame ?

Dès ce jour, la petite porta son beau ruban et quand, à l'automne, ses parents vinrent la chercher, ils ne la reconnurent pas, tant elle avait forci et rosi.

Qu'est devenue la magique écharpe ?

On cherchera peut-être à vous en vendre un morceau, que le marchand prétendra détenir par héritage.

Ne vous laissez pas faire !

Il y a des gens qui racontent n’importe quoi pour circonvenir le client !



Les chaussons ensorcelés

L'ÎLE avait-elle déjà émergé de la douce Loire qui maintenant la berce ? On dit qu'à la place de la jolie petite ville de Decize s'étendait, en ce jadis si lointain qu'on ne sait où le fixer, les domaines du comte Gontran de Colomban Raveau. Nous ne répondons pas du titre et du nom, que nous conserverons pour la commodité du récit. Le répertoire de ces vieilles généalogies légendaires est bien mal tenu !

Le comte et la comtesse avaient une fille, Marie-Agathe, et c'était, lorsque notre histoire commence, leur seul enfant vivant. Les autres, des garçons, étaient morts sur les champs de bataille.

Marie-Agathe était jolie, obéissante, affectueuse, elle savait un peu lire et écrire, pas trop, juste assez pour ne rien perdre des grâces de son sexe. Avec tout ça, riche héritière ! On imagine que les prétendants à sa main ne manquaient pas. Mais ses parents trouvaient toujours prétexte à refuser les meilleurs partis. Elle était leur joie du cœur et des yeux. D'ailleurs, il ne semblait pas que Marie-Agathe, qui ignorait ces démarches, eût eu chagrin d'abandonner le monde merveilleux de l'enfance.

Les soucis commencèrent cet été-là… Et enveloppés de quels mystères ! Lourds de quels insondables dangers !

Écoutez plutôt :

Un matin, sa dévouée gouvernante constata avec stupeur l'usure des mignonnes chaussures que Marie-Agathe avait portées la veille

pour la première fois ! Pourtant, elle l'avait vue les ranger, comme d'habitude, au pied de son lit !

Combien d'heures, combien de kilomètres avait-il fallu pour les détériorer à ce point ? Elles n'avaient même plus de semelles ! Marie-Agathe était-elle donc atteinte de cette maladie qui vous tire du lit malgré vous et vous fait marcher au bord des précipices, à l'arête des toits ? Et l'on doit se garder d'intervenir, un simple contact, un mot, pouvant provoquer la mort de l'inconscient équilibriste !

Dame Julitte, en larmes, voulut se précipiter auprès des infortunés parents. Le regard de Marie-Agathe, entre ses paupières, l'immobilisa. Puis, cette supplication, une supplication qui était à peine un souffle :

— Ne… dis… ne dis… rien !

— Ma colombe ! s'écria la quinquagénaire. Que s'est-il passé ?

Mais la fillette, visiblement exténuée, ne put qu'esquisser un mouvement de tête avant de tourner vers le mur son joli visage.

Julitte, qui n'avait jamais su lui résister, cacha les petits souliers détériorés et les remplaça par une paire toute neuve, qui était encore neuve lorsque Marie-Agathe se déchaussa le soir.

Au matin suivant, les beaux petits souliers n'avaient plus de semelles. Prudemment, dame Julitte découvrit les pieds de Marie-Agathe. Ces pauvres petits pieds – il y a deux jours si gracieux ! – apparurent eux aussi meurtris, déchirés. La lourde larme que ne retint pas la bonne gouvernante, en tombant sur la cheville enflée arracha une plainte à la dormeuse qui s'éveilla et, ramenant les draps avec une surprenante colère :

— Je t'ai dit que cela n'était pas ton affaire !

Comme elle avait changé !

Rabrouée et douloureuse, Julitte, comme la veille, emporta les petits souliers mis à mal pour les remplacer par une nouvelle paire toute neuve.

Et le matin suivant, au pied du lit où reposait Marie-Agathe exténuée, faisaient tache deux petits tas de cuir.

Il n'était plus possible de tromper la vigilance des infortunés parents. De jour en jour, la fatigue creusait les traits de la fillette et elle avait perdu sa démarche légère, paraissant souffrir à chaque pas.

Mais les plus pressantes et les plus tendres questions ne parvenaient pas à rompre son mutisme. Quel terrible secret lui fermait la bouche ?

Et comment pouvait-elle quitter le château la nuit, à l'insu des siens et de la garde en faction ?

Tout fut tenté pour la surprendre. Curieusement, elle s'y prêta

volontiers jusqu'à admettre que s'organisât, dans sa chambre même, autour de sa couche, du soir au matin, une véritable veillée d'armes !

Mais le matin venu, les veilleurs les plus intrépides dormaient et, au pied du lit, semblant se moquer d'eux, les petits souliers informes.

Le comte recourut aux grands moyens : il fit savoir par voie de héraut qu'il donnerait sa fille à qui résoudrait l'énigme de ses sorties nocturnes.

Ce fut une belle ruée ! On y voyait de grands seigneurs, on y voyait le fils du meunier, on y voyait un tailleur de pierre, un vendeur d'orviétan, un montreur d'ours, de riches prêteurs et de pauvres journaliers.

Tous durent y renoncer, et ce fut avec un amer pessimisme que le comte reçut la candidature du jeune marquis Hubert de Dié de la Flèche. Mais le jeune marquis, frais revenu de la guerre, semblait avoir plus d'un tour dans son sac. Outre une raison toute personnelle de vouloir l'emporter.

— Je réussirai, Monsieur, dit-il au comte qui hochait tristement la tête. Je réussirai, car mon cœur est pur et j'aime Mademoiselle votre fille plus qu'aucun autre ne s'en peut vanter.

Minutieusement, il se fit expliquer tout ce qu'il était possible d'expliquer, et le comte énuméra les précautions prises :

La garde doublée aux créneaux, dans la grande salle du bas, aux commandes du pont-levis, le guet aux portes de la jeune fille et dans sa chambre même.

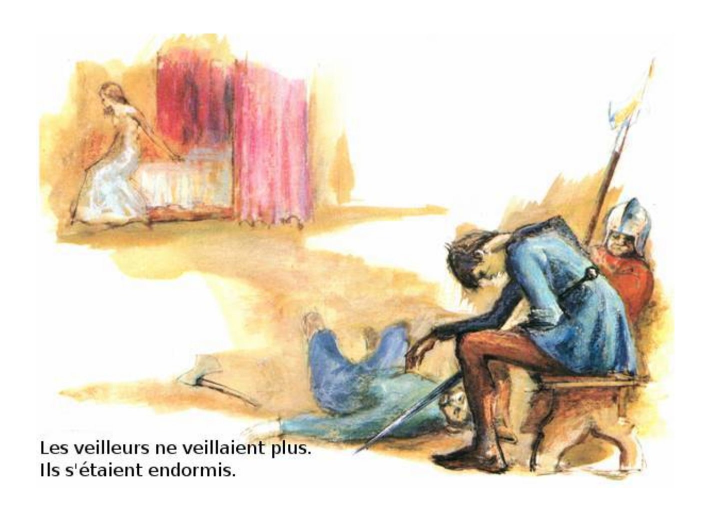
Ainsi renseigné, le jeune marquis appela son valet fidèle, Renaud, qui l'avait accompagné, et il lui confia un message. Aussitôt, le valet fidèle partit au grand galop sur le plus rapide alezan des écuries du comte. La nuit commençait à embrumer la campagne quand il revint et remit à son jeune maître un mystérieux sachet.

À quoi bon vous le cacher ? Renaud s'était rendu auprès d'une gracieuse dryade à qui son maître avait sauvé la vie en interdisant que fût abattu le hêtre superbe qui la retenait dans ses branches. Comme toute fée, les dryades peuvent être rancunières, mais reconnaissantes elles le sont toujours. « Souviens-toi de moi qui ne t'oublierai pas, avait dit la dryade à Hubert. S'il m'était donné de t'aider à mon tour… »

Au château, la veillée réunissait, ce soir-là, autour de la couche de Marie-Agathe, sa mère, deux servantes et dame Julitte. Du côté des hommes : le comte, trois soldats, armés jusqu'aux dents, un jeune piqueur, d'une vivacité de singe, et donc, le chevalier.

Minuit ! À l'éclat mouvant des lampes, on distingue, sous ses

couvertures de soie, la forme immobile de Marie-Agathe. Chez les veilleurs aussi, la vie paraît suspendue. D'abord, il y avait eu un toussotement réprimé… un froissement d'étoffe… le choc d'une arme dont le bruit s'élargissait dans le silence réprobateur, comme, dans l'eau, les cercles que trace la chute d'un caillou. Ces notes diverses se confondirent en une orchestration sonore. Les veilleurs ne veillaient plus. Ils s'étaient endormis. Pas tous, notre chevalier gardait les yeux bien ouverts. Il portait sur sa poitrine le mystérieux sachet rapporté par Renaud.


Les veilleurs ne veillaient plus.
Ils s'étaient endormis.

Mais il ne tarda pas à comprendre qu'il devait feindre d'avoir, comme les autres, sombré dans le sommeil. Car Marie-Agathe, soulevée sur un coude, examinait sa garde vaincue. Rassurée, elle rejeta ses couvertures de soie et apparut tout habillée. Pauvre dame Julitte ! Elle n'en croirait pas ses yeux !

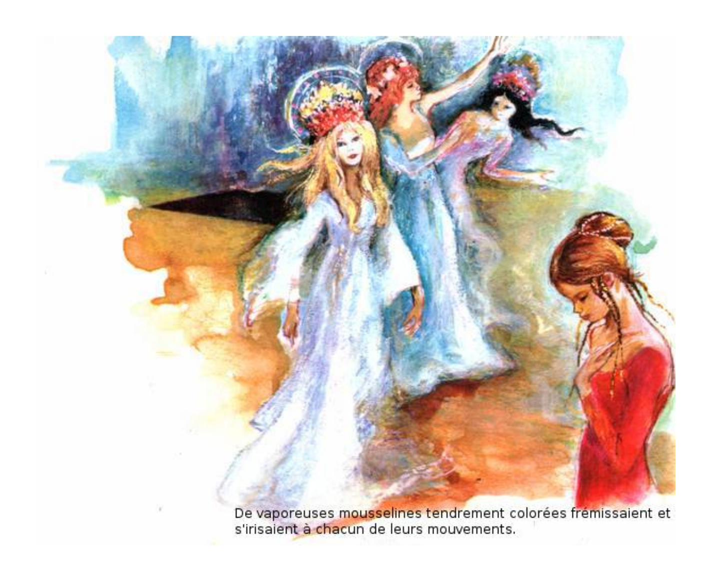
La jeune fille, avec un soupir triste, mit ses chaussures neuves, brillantes comme des souliers de bal. Ensuite, elle s'assit devant son miroir, arrangea ses cheveux en une haute coque entourée d'un léger diadème de diamants et de saphirs. Les gestes las, de plus en plus las, elle se drapa, s'ennuagea plutôt d'un voile lumineux et bleuté comme les pierres de sa coiffure.

Des coups légers résonnèrent qu'elle ne parut pas entendre et Hubert craignit un instant que ce fût le bruit de son cœur qui cognait, cognait.

Les coups devinrent plus forts.

Avec un autre soupir triste, Marie-Agathe déplaça la table qui occupait le centre de la pièce sur un étroit tapis, qu'elle retira. Puis sa fine main trop diaphane fit glisser l'une des lames du parquet. Une trappe s'ouvrit livrant passage à trois ravissantes créatures.

Hubert comprit qu'elles étaient fées. De vaporeuses mousselines tendrement colorées frémissaient et s'irisaient à chacun de leurs mouvements.


De vaporeuses mousselines tendrement colorées frémissaient et s'irisaient à chacun de leurs mouvements.

— Tu as bien tardé à ouvrir ! fit l'une. On voit que ton temps n'est pas compté !

— J'aurais tellement voulu… ce soir… ne pas vous accompagner !

— Nous nous en doutions ! ricana une autre.

— Le beau soldat est revenu de guerre ! chantonna la troisième.

— N'ai-je pas le droit d'aimer et d'être aimée ?

Le métier des armes est une haute école de maîtrise de soi. Hubert eut la force de se contenir.

Et le vaporeux quatuor disparut. La trappe se referma… pour s'ouvrir de nouveau une ou deux minutes plus tard sous les doigts du chevalier. Une échelle y était accrochée.

Il arriva au dernier barreau, plongeant dans une obscurité épaisse, mais il distingua sur sa droite une lueur blafarde au fond du couloir dans lequel il s'engagea et qui, tout suintant, devait s'enfoncer sous les douves du château. À chaque pas, il manquait glisser et il se sentait frôler par il ne savait quoi de vivant qu'il dérangeait. Des rats ? D'autres bêtes de ténèbres ?

Était-il possible que Marie-Agathe eût suivi ce chemin ? Il aurait dû se jeter plus vite à sa suite et la retenir. Tout à coup, à la blafarde lueur succédait une atmosphère de crépuscule, violet et lourd comme un deuil, et où s'élevaient des arbres de métal. Sous le vent incessant, leurs feuilles tintaient d'un tintement grêle qui faisait mal.

Mais de tout cela, le chevalier eut à peine conscience, sous le choc d'une vision combien plus incroyable : dans l'espace circulaire formé par les arbres sans vie, Marie-Agathe et les visiteuses de la nuit dansaient, dansaient en silence. Elles dansaient et leurs cavaliers, cornus, avec des pieds de chèvre, se les passaient tour à tour. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Fonçant dans la mêlée, il en arracha Marie-Agathe, Marie-Agathe qui s'écriait, d'un air de douce extase :

— Enfin ! Vous êtes venu ! Demain, il eût été trop tard.

Tandis que, tout soudain, s'effaçaient l'enclos maléfique, ses démons et ses fées, pour laisser place à une pénombre sans mystère.

Ce fut presque avec aisance que le hardi chevalier, portant son cher fardeau, refit en sens inverse le parcours de tout à l'heure.

Marie-Agathe avait été victime de trois méchantes fées, jalouses de sa beauté ! Elles étaient belles, elles aussi, seulement elles ne l'étaient plus que de minuit à l'aube, où elles redevenaient laides à faire peur. Telle avait été la sentence du Grand Tribunal des Fées pour les punir d'avoir mésusé de leurs grâces naturelles. Et, de ces quelques heures de beauté, elles ne pouvaient profiter que sous terre. Elles qui avaient tant aimé la danse, sur les grandes pierres plates des prairies, par les fluides soirs de lune, entre les bras de quelque beau sylphe, étaient condamnées à n'avoir pour partenaires que ces diables hideux. Elles crurent supporter mieux leur triste sort en se donnant une compagne d'infortune et choisirent Marie-Agathe. Pour obtenir qu'elle les suivît et n'en dît rien, elles la menacèrent de se venger sur ses parents. Par amour filial, la jeune fille obtempéra et garda son affreux secret. Chaque nuit, elle devait répondre à l'appel des fées mauvaises et danser, danser, jusqu'à l'usure de ses semelles, emportée par les faunes.

Seul un homme assez habile pour en percer le mystère, et assez courageux pour en braver le danger, pouvait mettre fin à son supplice. À condition, encore, qu'il ne se fît pas trop attendre. Passé le délai fixé par ses ennemis, Marie-Agathe ne pourrait plus être sauvée.

Or, ce délai expirait le soir même où l'amoureux chevalier interrompit le bal d'enfer.



Il venait d'Ecosse, son pays.

Florent et son petit frère l'âne

… ET parfois, Histoire et Légende de se superposer de si près qu'il est difficile de ne pas les confondre. Nous allons vous le démontrer sur l'heure et vous y penserez en traversant le village de Halech-le-Haut, en Alsace.

Au VIIe siècle, une forêt s'étendait là et, dans cette forêt, demeurait un curieux ermite. Homme d'église, il venait d'Écosse, son pays. Il avait pourtant passé l'âge de l'aventure.

Son nom ? On ne disait encore que Florent…

Il avait construit sa cabane de ses mains et, sans doute, non sans peine ni maladresse car, le voyant faire, de compatissants bûcherons et maçons voulurent l'aider. Florent refusa.

— J'aurais honte de vous apporter ce surcroît de fatigue alors que vous travaillez déjà de l'aube au soir pour que vos femmes et vos enfants ne meurent pas de faim !

Ayant bâti, il sema, planta.

Hélas ! La contestation ne tarda pas ! Elle vint des animaux de la forêt qui, en une seule nuit sauvage, saccagèrent tout.

Florent recommença. Eux aussi.

— Bon père, écoutez-nous ! disaient les forestiers. Quelques pièges placés juste, voilà ce qu'il faut. Laissez-nous faire.

Pas question ! Pour le bon père, l'envahisseur, c'était lui.

— J'ai chassé de ces lieux les premiers occupants. Ils sont en droit de me rendre la pareille !

— Mais, bon père…

— Nenni ! nenni ! Je vais leur envoyer un messager (j'aurais dû y penser plus tôt !) pour qu'ils me pardonnent et qu'ils connaissent mes intentions : là où je suis, ils sont toujours chez eux et je ne plante ni ne sème pour m'enrichir, mais pour nourrir nos frères.

Les coupeurs de bois échangèrent des regards inquiets. Ce bon père, qui savait tant de choses, voilà qu'il n'avait plus sa tête !

Mais Florent, qui se remettait au travail après avoir *accroché son manteau de bure à un rayon de soleil* (je répète ce que j'ai lu), voyant une pie s'envoler :

— Eh là ! Ma commère !

La pie piqua droit vers lui.

» Voulez-vous aller dire…

Si elle voulait ! dire quelque chose ! n'importe quoi ! à n'importe qui ! Que faire de mieux ?

Florent eut tout juste le temps de lui expliquer ce qu'il attendait d'elle. La pie filait en flèche, jacassant, jacassant la bonne nouvelle à tous les échos.

Son ambassade fut un succès. À peine méfiants, poussés par leur éternel besoin de croire en l'homme, les expropriés s'avancèrent. Aucun ne manquait, du loup au mulot, en passant par le renard, le lièvre, le cerf branchu et la douce biche. Le pacte était conclu. Les forestiers n'en crurent pas leurs yeux à la vue des plus redoutables colocataires assis en rond autour de l'ermite, frottant leur tête contre son épaule ou le suivant pas à pas, d'un air dévot, quand il lisait son bréviaire. Et nombre de leurs congénères accoururent, de lointaines contrées (les communications sont rapides dans le monde animal), qui parfois étaient d'espèces ignorées en ces lieux.

Bien entendu, Florent moissonnait d'année en année davantage et les indigents (quelques autres aussi !) n'avaient qu'à se servir. Il ne gardait pas une mesure de blé pour lui. On se demandait s'il lui arrivait de manger quelquefois.

Il portait toujours son loqueteux manteau de bure (quand il ne l'accrochait pas à un rayon de soleil pour bêcher librement). L'hiver, le vent glacial, la neige continuaient à mener sarabande à travers sa cabane dont les planches disjointes craquaient et se fendaient aux chaleurs de l'été.

On parlait de lui, loin à la ronde. Des mères lui amenaient leurs enfants pour qu'il les bénît. Des malades, venus lui demander la santé, repartaient guéris.

N'eut-il jamais envie de fuir – comme, peut-être, il avait fui l'Écosse ? – à la recherche d'une solitude qui ne semblait pas vouloir de lui ?

Sa réputation avait franchi les grilles du château royal et ému le souverain. Il s'agit du roi d'Austrasie, Dagobert II, fils de Sigebert III et petit-fils de Dagobert Ier (ce distrait qui mettait sa culotte à l'envers).

Or, la fille des souverains était atteinte de mutisme et de cécité. Voilà pourquoi un messager partit pour Halech-le-Haut. Il y trouva l'ermite en grand parlement avec ses amis de la faune et il se sentit un peu mal à l'aise.

— Ne craignez rien, Messire ! assura Florent qui avait posé sa main rugueuse sur la tête d'un loup magnifique assis à ses côtés. Approchez ! Nos frères sont heureux de vous accueillir.

Surmontant mal sa répugnance, lançant de tous côtés des regards inquiets, le messager exposa l'objet de sa visite. Mais parce qu'il n'est pas poli de s'entretenir avec un tiers devant un auditoire qui ne comprend pas ce que l'on raconte, l'ermite répétait au fur et à mesure les paroles du messager. On ne peut pas dire qu'il les traduisait. Tous deux usaient des mêmes mots. Seulement, le don de communiquer avec les bêtes n'est pas une affaire de mots.

Passant par la bouche de l'ermite, les explications du messager devinrent claires aux braves créatures, tout apitoyées par le sort de la princesse aveugle et muette.

Un différend s'éleva entre les deux hommes à propos du moyen de locomotion offert par Dagobert : rien moins qu'un superbe cheval en somptueux harnais tout velours et dorures ! À tel point que la noble bête (qui avait du tact) était toute gênée de son élégance au milieu de ses congénères vêtus au naturel, c'est-à-dire de leur seul poil luisant et dru d'animaux libres.

— Le plus humble des serviteurs de Dieu n'a pas droit à si luxueux coursier ! déclara l'ermite, et ce fut son ânon favori qu'il monta.

Mais l'ânon, toujours d'humeur vagabonde, prétendit choisir son chemin, qui était le plus long. Florent dut le rappeler à l'ordre :

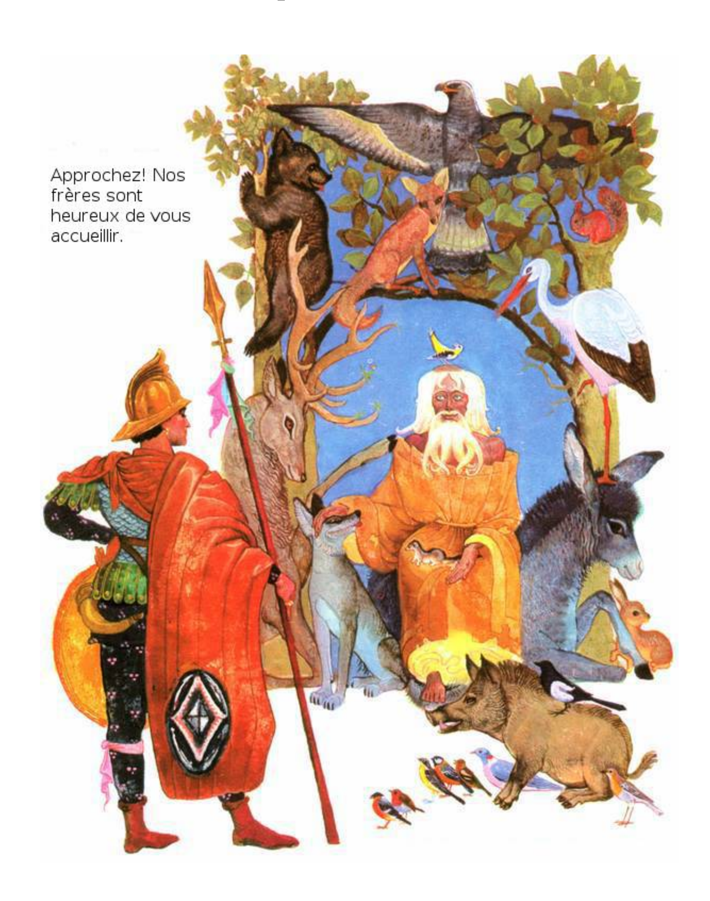
— Le roi nous attend, cher petit frère ! On ne fait pas attendre le roi !

Le cher petit frère ignorait tout du protocole des cours. (L'eût-il connu que cela n'eût pas beaucoup modéré ses dispositions indépendantes.)

Mais son maître présenta la chose autrement :

— On serait plus fautif encore de faire attendre une malade !

L’habile rappel eut aussitôt raison des velléités folâtres de l’ânon, qui avait mauvaise tête et bon cœur. Il démarra, terrible, dans la bonne direction, et pas un instant ne ralentit son train.



Quand ils arrivèrent aux abords du château, il avait laissé loin derrière lui le messager et son ostentatoire coursier.

Mais un événement plus étonnant encore se passait au château.

Les malheureux souverains, assis près de leur enfant infirme, vécurent une minute inoubliable : la jeune princesse s’était tout à coup soulevée du sofa où elle était étendue et, les *regardant* tour à tour, s’écria :

— Madame ma Mère ! Monsieur mon Père ! Essuyez vos larmes !

Elle parlait ! elle voyait ! Elle réclama un miroir et sourit au-dessus de la plaque de métal brillant qui en tenait lieu à l’époque.

Décrire la joie de ses royaux parents est impossible.

Tandis que la petite princesse, reposant la plaque-miroir, s’écriait de sa jolie voix neuve :

— Il arrive ! il arrive le saint homme qui m’a rendu la parole et la vue !

Cette fois, c'était avec les yeux de l'âme qu'elle voyait et ces yeux de l'âme ne la trompaient point, eux non plus.

L'ermite et son ânon s'engageaient sur le pont-levis abaissé.

Entraînés par leur fille, les souverains s'étaient précipités à sa rencontre. Le roi saisit la corde qui servait de bride à l'humble monture. Les trompettes retentirent. Les courtisans se pressaient en tumulte. La reine était tombée à genoux. La jeune princesse, qui avait fait de même, toucha le sol du front, ses longs cheveux étendus comme un tapis sous les pieds de l'ânon qui portait l'homme de Dieu.

— Remerciez le Créateur et non sa créature, protestait le vieillard.

On dira, par la suite, qu'il avait voulu que le miracle se produisît à distance du château, de façon qu'on ne lui en attribuât pas le mérite.

Mais il n'avait pas prévu l'esprit de divination de la princesse !

Toutefois, il ne se déroba pas aux bienfaits du roi.

Deux chariots pleins le suivaient quand il repartit sur son ânon.

Il faisait la tête, l'ânon. Florent ne manqua pas de s'en apercevoir.

— Tu m'as trouvé sensible aux richesses, cher petit frère ? Rassure-toi. Rien de ce qui m'a été donné ne restera entre mes mains !

L'âne approuva d'un braiment, mais presque un braiment de politesse, et Florent, qui lisait en lui, reprit :

— Ah ! selon toi, j'aurais dû montrer moins de hâte à accepter les présents du roi ?

— Oui ! oui ! fit l'âne, levant et baissant sa longue bonne tête.

— Cher petit frère innocent, c'est à regret que je vais te dévoiler la raison de ma hâte. Vois-tu… (Florent soupira, honteux) au contraire de vous autres, les hommes ont la reconnaissance fugace. Quand ils l'éprouvent, il faut en profiter sur-le-champ si l'on ne veut pas que la réflexion la rattrape.

Ils étaient arrivés à la cabane. Était-ce bien sa cabane ? En son absence, maçons et bûcherons, ses amis de la première heure, lui en avait bâti une autre, propre à résister aux intempéries.

Devant ce témoignage, l'ermite se repentit du jugement qu'il avait formulé un peu plus tôt.

— Que Dieu me pardonne d'avoir douté de mes semblables !

Mais il ne put se défendre d'ajouter, en lui-même :

« Il est vrai que ceux-là ne me doivent rien ! »

Encore une mauvaise pensée ! Décidément, le contact avec les « grands de ce monde » ne lui réussissait pas !

Aussi prit-il pour une punition du ciel l'extraordinaire avatar

qu’il eut à subir : il se trouvait désigné, à l’unanimité, pour succéder à l’évêque de Strasbourg décédé !

Dieu le renvoyait parmi ces hommes qu’il avait essayé de fuir ! Qui pis est, en le plaçant sur l’un de ces faîtes si dangereux pour l’humilité.

Mais ce n’étaient là que scrupules d’une âme tourmentée de perfection.

Il remplit sa haute charge en saint qu’il était déjà, car l’ermite d’Halech-le-Haut a été canonisé. Sa fête tombe le 7 novembre, indique votre dictionnaire. Des calendriers donnent cette fête à saint Clou. Mais il y a bien de la place pour deux.

Pour d’autres détails concernant saint Florent, il n’est que de se reporter aux pieux florilèges.

Que leur récit présente avec le nôtre quelque variante, il n’y aura pas là matière à s’étonner. Parfois, Histoire et Légende se superposent de si près qu’il est difficile de ne pas les confondre.





L'herbe qui égare

LE Massif Central fut long à oublier les dieux auxquels il doit ses sources guérisseuses. Même après des siècles, le Christianisme n'avait pas déraciné, en profondeur, les vieilles croyances. Quand le génial petit pâtre auvergnat, Gerbert qui deviendra pape, « le Pape de l'an mille », sous le nom de Sylvestre II, inventa, non pas la presse hydraulique comme fera Pascal, mais les tables inclinées qui allaient faciliter le travail des orpailleurs de la Jordanne, nombre de ses compatriotes virent en ce savant en toutes choses une sorte de Grand Maître des Éléments… Et il ne pouvait pas naître ailleurs qu'en cette « Auvergne visionnaire », l'étrange moine qui, quatre cents ans à l'avance, prédit ce qu'il adviendrait au clergé, à la noblesse et à la royauté.

Quant au Diable, qui possédait beaucoup de résidences secondaires, il ne manqua pas de se faire construire, au Nord Gévaudan, à Javols, un château fort. Du dehors, on n'en voyait rien. Un amas de ruines en dissimulait l'entrée.

Le maître de céans y donnait de grandes fêtes où l'on dansait au son des théorbes. Hélas ! Les imprudents qui s'y laissaient entraîner ne ressortiraient plus ! Sauf… Tenez-vous bien… sous l'aspect de quelque *male bête : fanettes,* moitié femmes, moitié bêtes… ou loups-garous, ces loups-garous contre lesquels les petits bergers devaient se battre à coup de sabots.

Aussi n'est-il pas besoin de grande imagination pour se souvenir de la mystérieuse et jamais identifiée *Bête du Gévaudan !*

En automne 1764, commencèrent à circuler des bruits sinistres du côté de la Margeride. Un loup monstrueux, un loup-hyène, semait la terreur. Ses victimes ne se comptaient plus. Cela dura des années. Puis il disparut comme il était venu. Qu'était en réalité la Bête du Gévaudan ? De nos jours encore, on en discute. Diverses

hypothèses sont avancées. Ce sont les preuves qui manquent le plus !

Comme les dieux, comme le Diable et ses rabatteurs, les fées ont-elles déserté ces graves monts d'Auvergne, aïeux de nos Alpes et de nos Pyrénées ?

Les gnomes joueurs de boules ne font-ils plus rouler les luisants fruits lisses sous les châtaigneraies ?

Pourtant, il n'y a pas plus d'un siècle, on parlait encore, du Cantal au Velay, de « l'herbe qui égare ». Marchiez-vous sur l'une de ses touffes maléfiques, vous perdiez votre chemin.

Cela, par le fait d'une fée jalouse dont la chronique ne nous a pas laissé le nom. Elle s'était éprise d'un beau jeune homme de Saint-Flour, d'autres disent de Brioude, ou encore, de Polignac. La chose est sans importance. Hélas ! Le beau jeune homme était fiancé ! Celle qu'il aimait appartenait à notre banale race humaine, et il lui resta fidèle malgré les plus féeriques astuces de la dédaignée.

Mais un jour… Heureux et sifflotant, il allait rejoindre sa belle qui paissait ses blancs moutons en filant sa quenouille, à l'orée du bois. Un bois qu'il connaissait à fond. Il aurait pu s'y diriger les yeux fermés. Et voilà qu'il ne savait plus où il était ! Faisait-il vingt pas en avant, il se revoyait à son point de départ. Ce n'était pas possible ! Des choses pareilles n'arrivent que dans les rêves. Mais dans les rêves, on ne pense pas. Et il n'avait peut-être que trop pensé à sa chère Anna ! Il en avait perdu la notion de l'heure et des lieux. Maintenant qu'il avait retrouvé ses esprits, il retrouverait aussi son chemin et rattraperait le temps perdu. Il n'y avait pas à s'impatienter. Il avait passé la clairière des chardonnerets, pris le sentier de droite comme d'habitude. Donc, il devait être à quelques enjambées de la prairie où Anna l'attendait avec sa quenouille et ses moutons. Après tout, par un bout ou par un autre, il finirait bien par en sortir. Rageusement, transpirant, les oreilles bourdonnantes, grelottant de fièvre… ou de peur, il avait beau courir droit devant lui, il se trouvait ramené à son point de départ. Combien d'heures tourna-t-il ainsi sur place ? Le soleil touchait l'horizon. Le bois s'était assombri et le malheureux piétinait toujours, criant, hurlant. Et Anna, ne l'entendait-elle pas ?



Par où était-elle venue?

Anna avait ramassé sa quenouille, rassemblé ses moutons. Triste et résignée : Martial n'était pas venu. Elle ne l'accusait ni d'oubli, ni d'inexactitude. Ils se reverraient demain et il lui expliquerait… À moins que… la gorge serrée, elle se rappela la trop belle fille blonde qu'elle avait surprise près de son cher *novi.* Une étrangère, ignorée par les gens du pays. Sauf par Martial, qui avait rougi quand elle lui en parla…

Et comme il arrive parfois quand on pense à quelqu'un, la belle fille blonde surgit devant elle. Par où était-elle venue ? Mais puisque l'occasion se présentait de lui montrer qu'elle n'était pas dupe de ses manigances :

— Qu'avez-vous à faire ici, *tout à l'heure ?* Cherchez-vous mon fiancé ? lui lança-t-elle.

— Votre fiancé ! ricana l'autre. Si je le cherchais, ce ne serait pas ici. Il ne s'y trouvera plus jamais. Plus jamais il ne sera là où vous êtes. J'ai fait pousser sur sa route l'herbe qui égare. Il y a posé le pied. Ni vous ni personne ne le reverrez plus.

Sur ces mots, elle s'évapora et Anna comprit avec désespoir qu'il s'agissait d'une fée ! Jamais on ne retrouva Martial. La pauvre bergerette mourut de chagrin.

Mais l'on assure que le sortilège ne perdit pas de sa force après ce drame affreux de la fidélité et de la jalousie. Jusqu'au milieu du siècle dernier, d'inexplicables disparitions furent mises sur le compte de l'herbe qui égare et qui aurait proliféré malgré les tonnes d'eau bénite déversées par monsieur le Curé en tous endroits signalés.

Sa dernière victime aurait été le Julien Mativaux. Quand celui-ci émit la prétention de traverser certain petit bois fort suspect et d'en revenir *d'un coup de pied,* on ne fut pas loin de lui attribuer une volonté de suicide condamnable sinon explicable. Le pauvre était marié à une horrible mégère, une de ces femmes créées pour le martyre des faibles hommes. Pourtant, quand on le plaignait, il avait, parfois, un drôle de sourire. Comme un qui prépare une bonne farce. Il souriait de la même façon le jour qu'il s'engagea dans les redoutables fourrés, *moquant* les superstitieux qui cherchaient à le retenir. Il faut vous dire qu'il avait rapporté de son service militaire des idées de la ville. Las ! las ! L'herbe qui égare résolut son destin. Comme tant d'autres avant lui, il ne revint pas.

Seulement, deux ans plus tard, un gars du village ayant dû se rendre à Paris jura que, passant devant la terrasse d'un élégant café de la capitale, il y avait vu le Julien, attablé au milieu d'une bande joyeuse. La preuve ? Le Julien lui aussi l'avait reconnu, et il s'était sauvé, le Julien, laissant son « pays » cloué sur place de surprise.

Qu'en penser ? En matière de témoignage, il est bien aventuré de se faire une opinion…



Normandie

Ce jour-là que l'on situe en 1027…

Arlette de Falais

COMME, Nausicaa, Ariette et ses compagnes, le visage et les bras éclaboussés de soleil et d'eau, battaient leur linge à la fontaine.

Mais cette fontaine est celle que vous pouvez voir non loin des ruines du château de Falaise.

Filles de bonne condition, nos lavandières accomplissaient leur besogne au milieu des rires. Toutes étaient belles et blondes. Mais celle qui répondait au pimpant prénom les surpassait toutes. Son père, prud'homme considéré, exerçait avec profit le métier de tanneur. Ariette épouserait un garçon de son rang et serait donnée en modèle de ménagère.

Mais il suffit d'une seconde, d'un échange de regards, pour faire basculer l'avenir.

Ce jour-là, que l'on situe en 1027, Robert, duc de Normandie, qui revenait de la chasse avec sa suite et ses meutes, passant devant la fontaine, fut frappé par la foudre. Nous parlons de cette foudre que nul n'a jamais vue si beaucoup en ont ressenti les effets. Il tomba éperdument amoureux de la ravissante lavandière, elle-même éblouie. Il était beau. Il était prince. Comme dans les contes.

Quatrième de la lignée fabuleuse qui avait eu pour fondateur Rollon, *roi de la mer,* descendu de Scandinavie. On l'appelait aussi Rholf, ou Rhou, à cause de la couleur de ses cheveux. De taille

gigantesque, ses *Northmen* voyaient en lui le fils du dieu Odin, qui cependant ne lui gardera pas rancune de sa conversion au christianisme. Il deviendra le premier duc de Normandie. Vous avez appris tout cela.

Quant à Robert, il avait mérité le surnom de Robert le Diable. D'abord, en raison de sa naissance trop longtemps attendue. Personne n'en doutait : la duchesse Ylde, pour que ses vœux fussent enfin exaucés, avait dû signer un pacte avec le Diable. Il n'y avait pas d'autre explication. Robert le Diable, aussi, à cause de son inconduite et de ses violences.

Un qui vit d'un œil méfiant l'idylle des jeunes gens, ce fut le père d'Arlette, Proverdy, qui gardait les pieds sur la terre. Que pouvait-il advenir de bon du caprice d'un duc mauvais sujet pour une honnête petite bourgeoise ? D'autre part, comment s'insurger contre son seigneur ? Et comment persuader Ariette ? Même à ce moment-là, ce ne devait pas être aussi facile qu'on le croit de retenir une fille. L'idée lui vint de prendre l'avis d'un ermite renommé, de la forêt rouennaise. La réponse de l'ermite – pourtant normand – fut catégorique : il devait accepter !

Et comme s'il parlait en rêve, le saint homme poursuivait :

— Je vois un enfant au berceau et, au-dessus, je vois un aigle s'éployer… s'éployer… Oh ! là ! là ! Il s'éploie tant et tant qu'il recouvre, de bord en bord, l'entière île des Angles.

Le brave apprêteur de peaux fut tout retourné par les paroles de l'anachorète. Sans en pénétrer le sens, il y entendait l'annonce de quelque chose de fantastique et d'irrévocable. Il eut peur. Sa petite Ariette ! N'aurait-elle pu connaître un sage bonheur, modeste, et sûr comme tous les modestes bonheurs ?

Mais Dieu s'était exprimé par la bouche de l'ascète et Ses desseins sont impénétrables.

D'ailleurs, fut-ce l'influence d'Arlette ? Ou l'amour eut-il pour résultat peu ordinaire d'amener Robert à la raison ? Il était si jeune ! Songer : pas plus de dix-sept, dix-huit ans lorsqu'il passa devant la fontaine du Destin. Ariette en avait seize.

Il s'améliora à tel point, il se montra prince si sage et si bon qu'à son premier surnom se substitua celui de *Robert le Magnifique.*

Dans l'année qui suivit, penchée au-dessus de leur premier-né, Guillaume, la jeune femme rêvait-elle à la prédiction de l'ermite ? Ou à cette autre prédiction, faite à l'ancêtre, Rollon, et que voici :

À Rouen. Un cavalier s'était arrêté, avec sa monture, à une auberge de la ville et il y avait dîné. Personne ne le connaissait. Il parlait peu et intriguait beaucoup ses commensaux, qui eux

n'ignoraient pas grand-chose les uns des autres.

À la veillée, il s'approcha de l'âtre et il se livra à un étrange passe-temps. Du bout d'un bâton, il traçait des figures dans la cendre.

— Tiens, observa l'aubergiste, ma grand-mère dessinait comme ça sur le sable pour dire la bonne aventure.

L'inconnu acquiesça de la tête.

On se pressa autour de lui.

L'un des badauds se risqua à demander, faussement goguenard :

— Est-ce que je me marierai aux pommes ?

La réponse ne fut sans doute pas celle qu'il attendait, car il traita l'inconnu de farceur et s'en alla furieux. Pourtant, on s'enhardissait, les questions fusèrent. Les mécontents haussaient les épaules mais tous étaient troublés et l'aubergiste en lança une qui provoqua un moment le silence ! Quelle serait la durée de la dynastie de Rollon ?

— Sept générations ! laissa tomber l'homme.

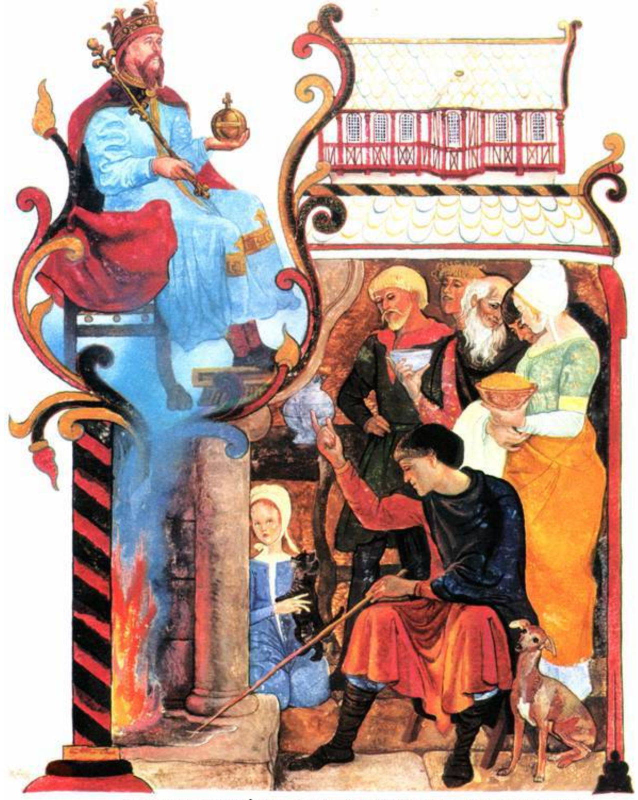
Et il signifia ceci avec beaucoup de lignes qu'il traça sur la cendre, puis les confondit et effaça tout.

Un palefrenier des écuries du duc courut au château où il se fit un succès avec le récit de cette étrange séance. Les échos en arrivèrent jusqu'aux oreilles de Rollon qui, intrigué, dépêcha un messager à l'inconnu, lui enjoignant de se rendre au château dès l'aube. Le devin promit. Seulement, avant l'aube, il avait sellé son cheval et quitté le pays. On ne le retrouva jamais.

Sept générations… Avec Guillaume, la sixième était donc commencée.

Mais une génération, c'est long, à l'âge d'Arlette, et la jeune femme n'entendait pas épiloguer sur ce lointain futur. Elle était trop heureuse.

Elle ne savait pas qu'elle avait une ennemie : Saga, la sorcière. Il paraît qu'elle avait été belle. Hélas ! comme cela n'arrive pas seulement aux sorcières, au fur et à mesure que passaient les années, son âme véritable apparaissait sur son visage, et Saga avait une bien vilaine âme. Elle ne supportait ni la jeunesse, ni la joie des autres, et, sa haine se concentrant sur Ariette, elle ne pensa plus qu'à lui faire payer sa beauté et sa chance.



Du bout d'un bâton, il traçait des figures dans la cendre.

Un triste matin, on s'aperçut de la disparition du petit Guillaume. Et un paysan vint dire qu'il avait surpris, rôdant aux alentours, le loup qui servait de chien à la sorcière. Il tenait dans sa gueule un paquet de dentelles. Laissant la pauvre mère évanouie aux soins de ses servantes, Robert organisa les battues et, à son plus fidèle vassal, Herluin de Conteville, confia :

— Si je retrouve mon fils sauf de tout péril, je jure d'aller en Terre Sainte.

Puis, en tête de ses chevaliers et guidé par ses chiens, il fonça droit sur l'antre de la sorcière. Là, le spectacle le plus inattendu, un bref instant, les pétrifia sur place :

Le loup tenait en respect l'horrible sorcière sa maîtresse, qui se disposait à poignarder l'enfant couché sur un affreux grabat.

Mais quand Robert se précipita, le loup s'écarta pour qu'il pût prendre son fils tandis que ses chevaliers se jetaient sur Saga… Et ce fut comme si elle avait fondu entre leurs mains. Elle n'était plus là et les chiens semblaient épouvantés de ce que leurs yeux avaient peut-être vu.

Quant au loup…

— Je veux que l’on emmène cette brave bête qui a protégé mon fils, déclara le duc, et qu’on la tienne en honneur jusqu’à sa bonne mort.

En manière de remerciement, le loup lécha la main du duc et renifla avec délicatesse le bébé que celui-ci lui présentait. Mais il ne suivit pas le galop des hommes et des chiens.

On le revit, par la suite, accompagnant Saga. Il lui avait obéi sans savoir ce qu’il faisait en volant le petit Guillaume. Puis il les avait protégés tous deux : elle, d’un crime, l’enfant, d’une mort atroce.

Il n’en restait pas moins auprès d’elle. Les bêtes ont de la fidélité un sens qui nous échappera toujours.

Avant de se croiser pour accomplir son vœu, le duc de Normandie, ayant réuni ses barons, leur demanda de recevoir pour leur seigneur le jeune garçon qu’il leur laissait.

— Je le fais héritier et le saisis dès maintenant de tout le duché de Normandie.

Savait-il qu’il ne reviendrait pas ?

Ici s’achève le conte de fée. La prodigieuse épopée de Guillaume le Conquérant, l’Histoire la raconte et raconte aussi, à ce sujet, des choses que nous ne vous avons pas dites. Nous vous en avons dit qu’elle ne vous dira pas. Mais il en est qu’elle ne pourra pas démentir.

Si Guillaume, roi d’Angleterre – comme l’avait prédit l’ermite – peupla de sa race le pays conquis (les grands seigneurs anglais actuels descendent de ses compagnons), sa dynastie prit fin à la mort de son fils et successeur : Guillaume le Roux, soit à la septième génération des Rollondies. Comme l’avait prédit l’inconnu qui lisait dans la cendre.



Ce promeneur… Devenu fou d'avoir vu ce qu'il avait vu.

La chevauchée infernale

NOS artilleurs de 1914-1918 qui utilisèrent en observatoire les ruines du château de Freundstein, au-dessus du ballon de Guebwiller, auraient peut-être rougi d'accorder créance à la légende qui s'y rattache.

S'il arriva que, durant sa veille, le guetteur eut à frotter les verres de ses jumelles en se demandant s'il rêvait, nul n'en a su.

Il y a des choses que l'on garde pour soi par souci de sa dignité d'homme fort. À moins que l'épouvante ne l'emporte ?

Comme ce fut le cas pour ce promeneur, surpris par la nuit, et devenu fou d'avoir vu ce qu'il avait vu.

Ce n'était pas la chasse d'Orion déferlant de cime en cime en déchaînant la tempête. Ce n'était pas le redoutable Odin, sorti des tréfonds du lac de la Lauch, où il demeure, pour exiger son offrande de petits enfants. Ce n'était pas le « ahan » lamentable du vacher qui, du soir à l'aube, doit tirer du lac une vache sans cesse y retombant. Il avait commis la faute cruelle de la pousser à l'eau pour s'en débarrasser.

Ce n'était pas… Mais pensons plutôt à ce que c'était. Le pauvre homme fut frappé de folie pour avoir vu deux coursiers, l'un noir, l'autre blanc, qui se poursuivaient et ne se rejoignaient pas. Le coursier noir avait un seul cavalier, le blanc portait un vieillard tenant dans ses bras une forme blanche, blottie.

Les anciens du pays, à cette description, se signèrent. Ils savaient. Pas un d'entre eux qui n'eût tremblé de rencontrer le

cavalier au coursier noir suivi, sur son coursier blanc, du vieillard tenant dans ses bras une forme blanche, blottie.

De quand date le maléfice de Freundstein ?

En tout cas d'avant 1562, puisqu'il est rapporté que cette année-là, frappée de la foudre, la formidable forteresse fut presque entièrement détruite.

Tenons-nous-en donc à l'indéterminé *jadis*…

Jadis, le sire de Freundstein, veuf d'une épouse chérie, avait reporté tout son amour sur leur enfant, la jolie Galswinthe. Il lui avait fait apprendre tout ce qu'une fille de ce rang pouvait apprendre à l'époque. Mais quand elle eut quinze ans, il sentit que bientôt il ne jouirait plus seul de tant de perfections et cette perspective lui déchirait le cœur. Néanmoins, soucieux du bonheur de Galswinthe, il ne chercha qu'à lui assurer ce bonheur. Les prétendants étaient nombreux et il n'en rejeta aucun avant de s'être sérieusement informé. Et voilà que, la jeune fille ayant fixé toute seule son choix, la chance voulut que ce choix du cœur fut en tous points excellent. Il s'agissait d'un neveu de Charlemagne, d'autres disent petit-neveu. La précision serait inutile. Il était beau, fort. L'on discernait en lui un peu des vertus qui avaient fait la gloire de l'oncle, du moins en tant que monarque.

Hélas ! Un certain comte de Geroldseck était parmi les évincés. Un mauvais homme, ce Geroldseck plein de morgue, que cet échec blessa profondément.

D'abord, il se refusa à l'admettre. Il revint à la charge, se prévalant de ses titres et de ses domaines, fit jouer ses relations comme nous dirions aujourd'hui. Il menaça. Il fit pire, par un guet-apens dont son heureux rival se tira indemne, grâce à sa bonne épée qui s'avéra de même fil que la fameuse Durandal.

Alors, Geroldseck décida d'enlever Galswinthe. Entreprise impossible ! La jeune fille ne sortait plus du château, si ce n'était sous escorte.

Aussi folle eût été l'idée d'investir la citadelle qui, par sa situation, ses hautes enceintes et ses profondes assises, était inexpugnable.

Geroldseck s'y prit plus simplement. Sachant le neveu du Grand Empereur occupé au loin sur quelque champ de bataille, il prépara ses plans. Tandis qu'il feignait d'avoir renoncé à la main de Galswinthe, il acheta au prix fort des complicités dans la place. Le jour venu, sûr de lui et de son défi, fringant, il s'engagea sur le pont-levis abaissé par ses séides. Son cheval couleur d'ébène semblait participer à son insolence.

Mais, ô surprise ! Le vieux duc, sans attendre qu'il avançât davantage, surgit sous la poterne du château, dressé sur les étriers

de son cheval blanc et serrant dans ses bras l'unique trésor qu'il voulait imprenable : sa fille bien-aimée.

— Maudit sois-tu, Geroldseck ! proféra-t-il d'une voix si forte que les murs du château en résonnèrent. Sois maudit ! Et que Dieu me pardonne !



Par les nuits claires de lune, deux chevaux se poursuivent dans un galop éffréné.

Puis, s'étant signé, il lança son cheval dans l'abîme, immédiatement imité par Geroldseck sur son cheval noir. Cavaliers et montures se brisèrent au fond des douves.

Mais la mort est souvent, paraît-il, le début du châtiment.

Et l'on raconte… l'on raconte que, par les nuits claires de lune, deux chevaux se poursuivent dans un galop effréné. L'un est blanc, l'autre, noir, l'un qui porte un vieillard serrant dans ses bras une silhouette blanche, l'autre, un cavalier qui hurle vers eux. Ils mordent le vent, ils sont pleins d'étincelles. Le cheval noir se rapproche, la distance diminue. Non ! Le cheval blanc s'échappe, la distance de nouveau s'étire. Jamais le cheval noir ne rejoint le cheval blanc et jamais le cheval noir ne renonce.

Ainsi jusqu'à l'aube, qui les absorbe.

Ainsi jusqu'à l'achèvement des siècles.

À moins… à moins qu'un héroïque témoin ne saisisse le cheval blanc aux naseaux et l'immobilise. Dans ce cas, le cheval blanc, comme le noble vieillard et l'innocente enfant, enfin arrachés à la terre, auront terminé leur peine.

Mais malheur à qui se tromperait et s'accrocherait aux naseaux de l'autre cheval. Le cheval noir l'entraînerait dans sa fuite toujours recommencée autour de ce qui fut l'orgueilleux château de Freundstein.



La Maillotte, héroïne lilloise

COMME Beauvais, comme Domrémy, Lille eut sa Jeanne héroïque.

Les faits se passent en 1582.

Rien n'annonçait la moderne cité que nous connaissons. Mais loin aussi était le temps où la Deule s'étendait là en un vaste marécage parsemé d'îlots. Ce fut le travail des siècles de relier ces îlots pour en faire uniformément l'Isle ou l'Île, puis Lille.

Sur le plan militaire nous ne compterons pas les avatars de la ville, rasée, reconstruite, incessamment assiégée, perdue, reprise, du Moyen Âge à la Révolution, pour retrouver, durant les trois dernières guerres, toutes les vicissitudes des armes.

À l'époque qui nous intéresse, la Flandre, de Lille à Gand, servait de couloir aux troupes du prince d'Orange, et du comte Palatin, et du sire de Montigny, et du duc d'Anjou, qui la mettaient à sac. Sans parler des bandes de pillards débordant des Pays-Bas.

Sans parler de cette pire horreur que sont les guerres de « religions » qui opposaient Catholiques et Huguenots, dits encore *Hurlus* à cause des hurlements qu'ils poussaient, paraît-il, dans le combat.

Mais les allées et venues des troupes n'en étaient pas moins une aubaine pour quelques-uns. L'hostellerie « Au jardin de l'Arc » ne

désemplissait pas. Propriété de Jean Maillot, elle était exploitée par son gendre, et à la fois petit-cousin, Célestin Maillot, époux de la belle Jeanne, sa fille unique dite « la Maillotte », joyeuse et vive à la besogne, imbattable pour l'ordre et la propreté : une vraie fille du Nord !

Le père ne faisait plus grand-chose, hormis de prendre le soleil ou le frais sur le banc de pierre placé sous l'enseigne.

Longue et massive bâtisse à un étage, l'auberge du faubourg Saint-Jacques s'élevait à l'ombre du château du Buc (dont l'église de Notre-Dame de la Treille a pris la place).

Derrière, le long du chemin de ronde, s'étendait le champ qui donnait son nom à l'ensemble, vaste, ceint de tonnelles, où venaient s'exercer les arquebusiers de la « Confrérie de Saint-Sébastien ».

Ainsi avaient-ils fait ce dimanche 15 juillet 1082. Puis, accablés par la chaleur, ils s'étaient retirés dans les tonnelles pour y goûter un sonore repos.

Tandis que Jean Maillot dodelinait sur son banc, soudain, dans la paix de l'air, retentirent, lourdes comme des gouttes de plomb, les notes lugubres du tocsin.

Venue de Tournay pour s'emparer de la ville par surprise, une troupe armée avait pu franchir la poterne Saint-Jacques, par la faute de la sentinelle, un certain Martinpré. Violemment arraché à sa torpeur, le faubourg précipita de tous côtés sa population affolée et les tireurs à l'arc n'étaient pas les moins incohérents. L'ennemi avait bien choisi son heure pour pénétrer dans la place presque sans coup férir. Il avait compté sans la Maillotte, qui, hallebarde au poing, lançait :

— À moi ! les archers ! Sus aux truands ! à la rescousse ! Vive la messe !

Personne ne doutant que le coup de main fut l'œuvre des *Hurlus !*

Galvanisé, Jean Maillot ramasse la pertuisane qui vient de le manquer, bondit aux côtés de sa fille, vociférant lui aussi :

— Trahison ! trahison ! Pas de merci ! Messe ! messe !

Célestin n'est pas là. Jeanne l'a chargé d'établir une urgente liaison…

À l'exemple du père et de la fille, les hésitants n'hésitent plus. Si bien que les ennemis, qui les croient en force, prennent peur et s'enfuient. Mais leurs chefs qui, aux arrières, ont pu mesurer la faiblesse de la défense, les refoulent et c'est aux Lillois d'avoir peur, se précipitant vers la ville pour s'y réfugier.

Tandis que la fière Maillotte, la hallebarde toujours active, fustige les froussards de son mépris :

Allez-y, vaillants hommes ! Cachez-vous ! Les femmes défendront le faubourg et, demain, elles mettront vos chausses !

Car les femmes n'ont pas flanché.

Mais la cinglante apostrophe de Jeanne a touché au vif l'orgueil des hommes et réveillé leur courage.

— Nous mourrons avec toi, la Maillotte !

Et il semble bien que ce soit le sort qui les attend. Comme le pense Jean Maillot, qui avait continué de ferrailler sans faiblesse et qui dit à l'oreille de Jeanne :

— Nous ne pourrons pas tenir !

— Nous tiendrons assez pour donner à Célestin le temps d'amener ceux de la ville qu'il est allé quérir ! réplique l'indomptable. N'ayez crainte !

Les femmes s'affairent à ébouillanter l'ennemi, du haut des fenêtres, d'autres dressent des barricades de charrettes, tonneaux, meubles familiers…

— Hardi les luronnes ! clame la Maillotte. Nous les aurons !

Du chemin de ronde les archers annoncent que la marée adverse se grossit de troupes fraîches. La poterne est défoncée. C'en est fait de Lille !

Pas encore ! Sur l'ordre de la Maillotte on se rabat à l'intérieur de l'hostellerie d'où, par toutes les issues, flèches et autres projectiles frappent les assaillants.

Stratégie désespérée !

— Ceux de Lille ne viennent pas vite ! soupire Jean Maillot.

— Chut ! Père ! Écoutez !

Un piétinement. Un chant qui s'enfle, le même dont le refrain peut être entendu, de nos jours, à la *Grande Kermesse :*

Vivent les Saint-Sauveur !
Ma mère, vivent les Saint-Sauveur !
À la bataille ils ont du cœur.
Vivent les Saint-Sauveur !

Elle a changé de face la bataille. Entraînés par les fortes têtes du quartier Saint-Sauveur, surgissent en foule des arquebusiers, arbalétriers, piqueurs…

Les Hurlus – ou quels qu'ils soient – essaient de fuir. Bien peu, paraît-il, y parvinrent.

Lille était sauvée. Par le fait d'une femme.

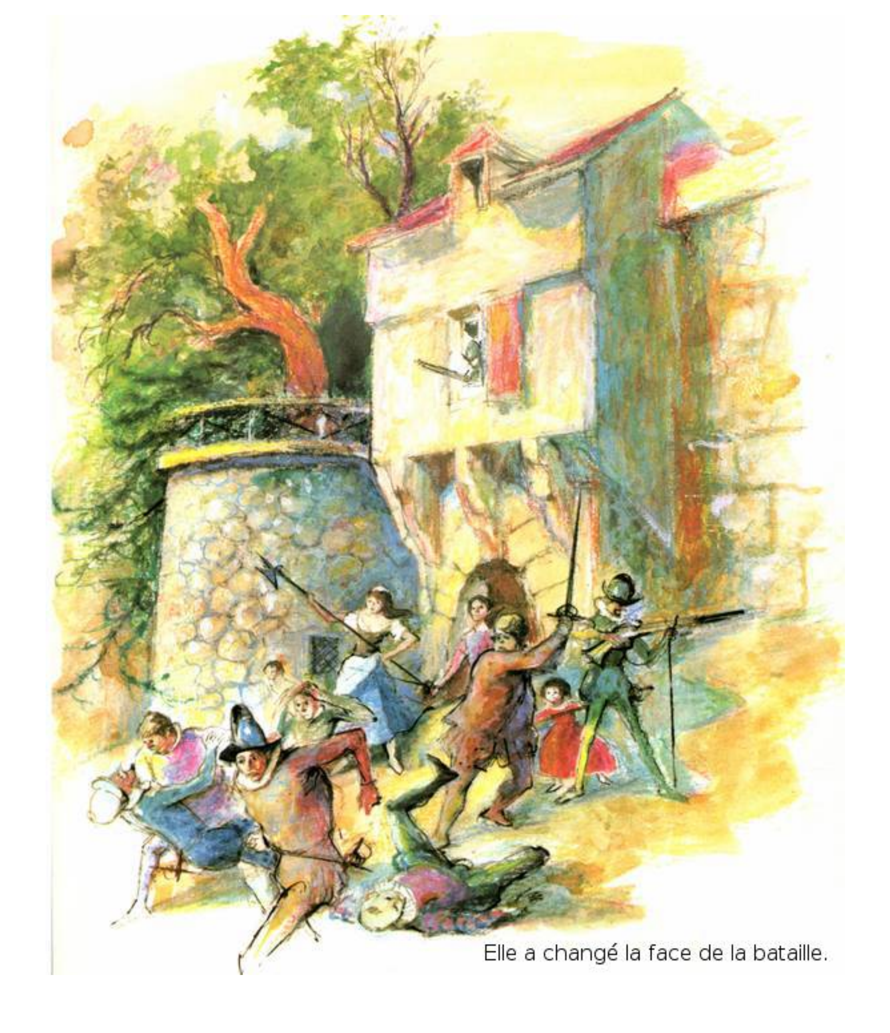
Les honneurs plurent sur elle. Elle les écarta, comme elle avait, eût-on dit, écarté les flèches qui l'avaient visée.

M. le Grand Connétable lui ayant offert de créer pour elle la

charge de reine d'Armes par analogie à celle du roi d'Armes, elle éclata de franc rire.

— Nenni, Messire ! Les gens n'oseraient mie gîter chez une reine et je mourrais de faim dans mon royaume déserté !

Son Célestin à la cuisine, le père sur son banc, elle n'était plus que la Maillotte, la belle cabaretière à qui ne manquèrent courage et raison.



Elle a changé la face de la bataille.



Elles se saisirent de la barque, la tirèrent…

Roussillon

La barque des sorcières

Ah ! c'est une effrayante, une sombre, une lamentable histoire que celle-ci ! Une histoire… ah ! une histoire qu'il est prudent de lire en croisant l'index et le médium l'un sur l'autre pour faire la *figa* (la nique) au diable : *l'El Traïdor*, *l'El Xot de l'Infern*, *l'Enemich,* quel que soit le nom dont on l'appelle.

Cela se passa au Canet. Rassurez-vous : il y a bien longtemps, et les personnes mises en cause n'eurent pas de descendance. Elles ont emporté leur maléfice avec elles.

Et qui se souvient, là-bas, de l'aventure de Vicens le pêcheur ?

Un matin, comme il allait mettre sa barque à la mer, il s'aperçut qu'elle avait été utilisée durant la nuit. En effet, la veille, il l'avait échouée sur le sable. Elle y était encore, mais pas tout à fait au même endroit, et elle était aussi mouillée qu'au sortir de l'eau. Toutefois, intacte. Rien n'avait été volé. Les rames se trouvaient soigneusement rangées.

N'empêche ! il s'agissait de *sa* barque ! Il n'aurait pas refusé de la prêter. Mais que l'on s'en servît à son insu, c'était trop fort. Et pour quoi faire ? Les poseurs de filets n'avaient pas besoin de prendre la barque d'un autre ! Ça serait-il des promis qui auraient choisi la *Esmeralda* pour aller se conter fleurette entre ciel et mer ? Vicens haussa les épaules. On n'avait pas des idées comme ça sur

la côte ! Il y avait du louche là-dessous, et il décida de garder bouche close.

Seulement, le soir venu, ayant, comme la veille, échoué sa barque sur le sable, il se cacha derrière un tas de filets à réparer.

La nuit était sombre. Un novembre frisquet montrait le bout de son nez et c'était la première fois que Vicens n'avait à faire autre que se tenir éveillé. Mais l'idée de surprendre le malhonnête « emprunteur » de l'*Esmeralda* lui tenait les yeux ouverts. Le plus désagréable était ce fourmillement dans les jambes. Et si l'autre ne venait pas ? s'il ne venait plus jamais ?

Comment vivrait-il avec ce doute, alors qu'une seule journée de réflexion intense lui avait soufflé le noroît dans la tête ?

Dix coups avaient sonné… puis onze… Et la barque était toujours là, offerte au ressac en ayant l'air de se moquer.

Mais ne s'était-on pas moqué de lui, Vicens ? Les auteurs de la farce ne guettaient-ils pas, eux aussi, pour s'amuser à ses dépens ?

Minuit… la lune s'était cachée… On n'y voyait plus rien ! Quand tout à coup… tout à coup, l'ombre bougea, épaissit, l'ombre prit corps. Un noir cortège s'avançait. Vicens compta sept formes en longues pèlerines à capuchon. Arrivées près de l'*Esmeralda,* elles relevèrent leur capuchon, se croyant sans doute à l'abri des regards.

Il ne put distinguer leurs traits, mais ce ne pouvaient être que des femmes car, sous les longues pèlerines, se devinaient d'amples jupes.

Vicens, qui s'était proposé de sauter sur l'indélicat « emprunteur », ne bougeait pas. Il se sentait de plomb. Mais il ne s'était pas trompé. La lune qui réapparut lui montra les visages des étranges noctambules, indubitablement des femmes, oui. Bien qu'elles n'échangeassent pas un mot. Il n'en connaissait aucune.

Elles étaient sept. Toujours en silence, elles se saisirent de la barque, la tirèrent. Puis, l'une après l'autre, enjambèrent le rebord. Celle qui semblait être le chef de la petite troupe prit les rames et, sa voix, qui avait le ton du commandement, parvint jusqu'à Vicens :

Avara per un (en avant pour un), disait-elle. *Avara per dos… avara per tres… avara per cuatre… avara per cinch… avara per sis… avara per set…*

Et, à sept, la *Esmeralda,* docile, partit au-devant des vagues.

Qu'est-ce que cela signifiait ? A-t-on jamais vu d'honnêtes femmes s'en aller nuitamment sur les eaux, dans une barque qui ne leur appartenait pas ?

Vicens n'avait pas bougé, quasi privé de connaissance. Puis sa placidité naturelle reprit le dessus. Ces femmes avaient traité sa

barque en bonnes ménagères. Eh bien ! Dès qu'il ferait jour, il irait au village conter la chose à M. le Bailli. C'était son travail à M. le Bailli de représenter la Loi et de faire respecter le dû de chacun. Lui, Vicens, n'avait plus qu'à se dépêcher s'il voulait prendre un peu de sommeil avant la pêche de l'aube.

M. le Bailli l'écouta gravement, le visage de plus en plus soucieux à mesure que parlait Vicens.

— Ces femmes ne peuvent être que des *bruixas !* déclara-t-il enfin.

Des brui…xas ! bredouilla Vicens, se signant. Sa main tremblait autant que sa voix.

Des bruixas ! ainsi se nommaient, en Roussillon, les sorcières !

Il faut bien les distinguer des fées. On naît fée, tandis que l'on devient sorcière ou sorcier. Ce sont apparemment des gens comme vous et moi. Seulement, ils ont fait un pacte avec le Diable ! *L'En banyètes* (le Cornu, encore l'un de ses noms) s'engage à réaliser tout ce qu'ils pourront souhaiter leur vie durant : amour, argent… avec ruine et malemort pour leurs ennemis. En contrepartie, ils lui donnent leur âme, qu'il gobera, à leur heure dernière, comme un alligator ferait d'une grenouille ! À moins que l'ange gardien du moribond ne la lui dispute. Il y a des gens qui vous jureront les avoir entendus, l'un et l'autre bien décidés à ne pas lâcher prise :

Eixa anima es meva ! je l'hé guanyada ! a parlas ! (Cette âme est mienne ! je l'ai gagnée ! va-t'en !)

— *Vade rétro !* répond l'ange.

Mais l'on ne sait jamais lequel l'emporte. Les témoins, comme c'est l'habitude, se contredisent en toute bonne foi.

Vicens faisait peine à voir ! Des bruixas ! dans sa barque ! M. le Curé pourra-t-il exorciser la *Esmeralda ?* Ou lui faudra-t-il la brûler, comme complice des bruixas !

Et vous ne savez pas qui étaient ces malheureuses ? reprenait M. le Bailli.

— J'étais trop loin ! Et même que je les aurais vues, j'serais pas plus avancé ! J'suis toujours par mer, M'sieur le Bailli, et quand je viens au village, c'est pas pour parler aux Dames !

— Eh bien ! Ce soir, vous embarquerez avec elles !

— M'sieur le Bailli n'y pense pas !

Vous le devez, Vicens ! Écoutez-moi ! Vous vous cacherez dans votre bateau de façon à voir et entendre ce qu'elles feront et diront. Demain, qui est un dimanche justement, vous me montrerez les bruixas quand elles viendront à la messe. M. le Curé et la Justice feront le reste. À demain, Vicens. Le salut de la

paroisse et le salut de votre âme sont entre vos mains. Je vous attendrai à l'heure de la grand'messe, à côté du bénitier.

Ordres péremptoires ! Notre homme se sentait englué dans cette sombre affaire. Mais il y allait du sort de l'*Esmeralda !*

La mort dans l'âme, il promit à sainte Barbe de faire brûler un cierge devant sa statue de l'église de Perpignan, il supplia saint Sébastien de le protéger, et saint Abdon, venu de Perse et particulièrement efficace contre les *males bestias.* Puis, ainsi paré, il osa remonter dans l'*Esmeralda,* déplaça quelques planches entre lesquelles il se glissa. La cache était étroite, mais par l'ouverture qu'il avait aménagée rien ne lui échapperait de ce qui se passerait au-dessus.

Sa mauvaise nuit dernière en fut-elle la cause ? Il s'endormit et ne s'éveilla qu'aux premiers mouvements du bateau que traînaient les sinistres commères.

Puis, celle qui semblait être la maîtresse, l'*Abadessa,* plongea les rames, ordonnant :

— *Avara per un… avara per dos…*

Que se passait-il ? Elle alla, comme la veille, jusqu'à *set,* et la barque n'obéissait pas.

— Nous sommes plus de *set !* dit l'Abadessa et Vicens s'entendit claquer des dents.

— Comment serait-ce possible ? s'écria l'une de ses compagnes.

Une de vous est enceinte !

Elles protestèrent. Mais l'Abadessa, à qui on n'en racontait pas, se borna à allonger l'incantation en haussant les épaules :

— … *avara pet vuyt.*

Et *l'Esmeralda* creusa son liquide sillon.

Vicens entendait le bruit des rames qu'accompagna vite le jacassement des femmes ! Ah ! elles se dédommageaient bien du silence qu'elles observaient avant l'embarquement ! Et elles n'avaient pas peur ! On les sentait en pleine sécurité, dédaigneuses de toute prudence !

L'Abadessa, forte matrone, préparait la mort de sa bru. À sa droite, une maigre créature projetait de voler un héritage. De l'autre côté, une petite brune au profil arrogant attendait de Satan qu'il décimât le troupeau de ses voisins. À la proue, c'était une blonde, assez jeune, qui voulait voir se couvrir d'horribles pustules le visage de sa sœur. Une autre exigeait que le boulanger ne pût jamais plus rallumer son four (il lui avait refusé du crédit). Enfin, une toute jeune mignonne, que Vicens ne se lassait pas de contempler, était assise auprès d'une bossue, boiteuse, aux traits tout contournés. La mignonne se réjouissait de l'espoir d'être bientôt veuve. Son humble repoussoir avait vendu son âme contre

la promesse d'un corps droit et d'un plaisant visage.

Vicens était glacé d'effroi par ce qu'il venait d'apprendre. Mais il sursauta. L'embarcation avait heurté il ne savait quoi.

— Nous y voici ! annonça l'Abadessa.

Des pas. Des craquements. La barque s'allège. La barque râpe le sol. Un piétinement. Puis les voix s'éloignent et se perdent.

Le passager clandestin se risque à écarter une planche. Il était bien seul.

Mais où ? il n'en crut pas ses yeux. Devant lui, s'imposait un paysage inconnu aux arbres enchevêtrés comme on imagine les forêts tropicales. Un paysage blafard, figé sous un écrasant silence. Même l'Océan semblait se taire en l'abordant. Quelles étaient ces rives qu'il n'avait jamais rencontrées, lui qui croyait avoir exploré tous les détours du littoral et qui s'était avancé souvent si loin au-delà ? En moins d'une heure, les damnées nautonières avaient-elles pu gagner l'autre côté de la terre ?

La curiosité dominant sa peur, il se hissa hors de son trou. Il avait besoin de se dégourdir et il voulait garder un témoignage tangible de son expédition.

Ces cailloux ne devaient pas ressembler aux honnêtes cailloux de sa côte familière, ni ces arbres, à ceux qu'il voyait tous les jours. Il ramassa quelques galets, s'avança vers la lisière touffue. Il peina pour couper une petite branche et il en eut la main toute poisseuse.

Quand il montrerait à M. le Bailli, qui était un savant, ces pierres, ce gluant rameau, M. le Bailli verrait bien qu'il s'agissait d'espèces étrangères. Ayant accompli sa mission avec preuve à l'appui, le pêcheur éberlué se hâta de regagner l'*Esmeralda* en trébuchant comme un homme ivre. Lové dans sa cache exiguë, les planches remises en place, il se sentit mieux, rassuré au contact du bois rugueux, dans l'âcre odeur familière des marées.

Les promeneuses de la nuit revenaient, essoufflées, se lançant des reproches.

— Oubliez-vous que nous devons quitter l'île avant le jour ? grondait l'Abadessa.

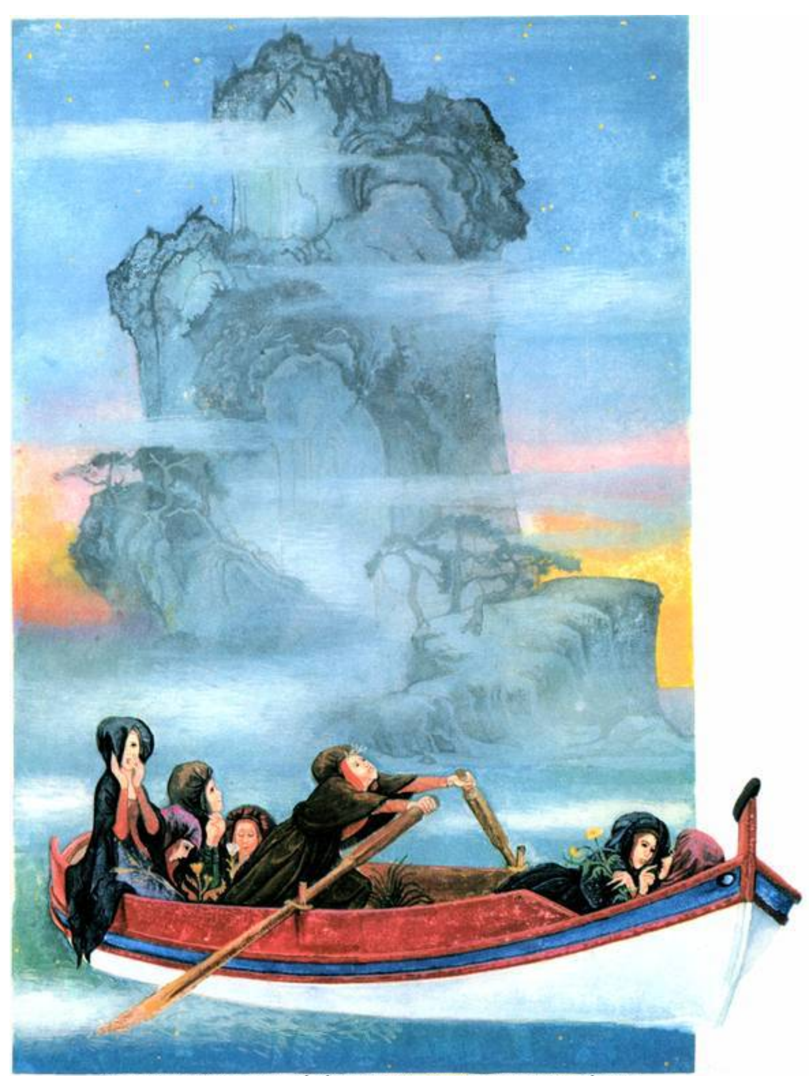
L'île… il s'agissait donc d'une île ! Une île ignorée de ceux qui, comme lui, patrouillaient incessamment sur l'Océan. Et pourtant… une île toute proche, que l'on pouvait gagner en un rien de temps !

La barque tangua légèrement. Les rames grincèrent.

Les sombres passagères se remirent à bavarder, se montrant les herbes qu'elles rapportaient et qui serviraient à leurs infâmes pratiques.

— *Avara per un… avara per dos… avara per très…*

À *vuyt,* Vicens sentit le glissement doux de l'*Esmeralda.*



La barque tangua légèrement, les rames grincèrent.

— Alors ? interrogea M. le Bailli quand il l'eut rejoint près du bénitier, à l'heure de la grand'messe dominicale. Vous les reconnaîtriez ?

— Pour ça, oui, M'sieur le Bailli ! J'les ai pour dire portraiturées !

— Ah ! bien ! Restez à mes côtés. Le monde commence à arriver. Chaque fois que vous verrez l'une de ces misérables, vous n'aurez qu'à me la désigner !

— Et quand M. le Curé les aura débarrassées du démon, on les laissera aller ? demanda-t-il, animé d'un humain espoir.

Mais M. le Bailli avait un trop haut respect de la Loi pour que l'effleurassent de telles faiblesses !

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! rétorqua-t-il durement. Vos bruixas seront jetées toutes vives au bûcher, après avoir subi la *question,* pour le cas où elles auraient des complices. Taisez-vous et ouvrez l'œil !

De nouveau, mais cette fois sans le savoir, l'Abadessa fut en tête du troupeau et nous devons reconnaître que Vicens la dénonça sans trop de remords. Il sauverait l'innocente petite bru !

— Celle-ci.

— Oh !

M. le Bailli eut un haut-le-corps. La plus riche fermière du village, zélée aux offices, et grâce à qui M. le Curé avait pu faire réparer le clocher.

Il n'était pas revenu de sa stupeur qu'un coup de coude le ramenait à la réalité.

— Celle-ci.

Lui-même, Vicens, se demandait s'il ne se trompait pas, devant ce visage d'ange qu'adoucissait encore le reflet bleuté d'un vitrail.

Ayant trempé le bout de ses doigts dans l'eau bénite, elle se tourna avec un tendre sourire vers la jeune fille qui l'accompagnait et qui lui ressemblait comme, une sœur, la sœur dont elle voulait voir le beau visage se couvrir d'horribles pustules.

— Celle-ci.

Était-ce Dieu possible ? la chaisière !

M. le Bailli contemplait l'infirme qui, après s'être dévotement signée, claudiquait vers la sacristie. Pour ce bien périssable que représentait la beauté, l'inconsciente avait perdu son âme !

— Celle-ci !

Une grande dame ! reçue à la Cour ! Comment avait-elle pu se commettre avec un simple boulanger pour une question de gros sous ?

— Et en v'la une autre !

Devant le silence de M. le Bailli, Vicens précisa :

» Qui voulait jeter un sort au troupeau du voisin.

Mais M. le Bailli ne réagissait plus ! La douce Mlle Depraz ! qui dirigeait la chorale des Enfants de Marie ! Il était anéanti.

Avoir vécu soixante et des années au service de la Loi et dans le respect des principes religieux pour voir celle-là et ceux-ci bafoués ! Et par les plus insoupçonnables ! Il eut pourtant la force d'observer :

— Il en reste une ?

— Oui ! soupira Vicens.

Il restait la mignonne si pressée d'être veuve ! Ah ! que Vicens eût voulu la sauver ! Pas seulement du bûcher des hommes. Il la préserverait également des flammes de l'enfer. Car il irait la voir. Il lui révélerait à quoi elle avait échappé. Elle comprendrait et il la ramènerait sur le chemin de la vertu. Mais il avait dénoncé les autres ! De quel droit en épargnerait-il une ? Ah ! qui sait ? Elle ne viendrait peut-être pas ? Que si ! elle arrivait, gracieuse et yeux baissés.

— On a le compte, maintenant, M'sieur le Bailli.

Mais M. le Bailli venait de s'écrouler, frappé d'un coup de sang qui l'aurait emporté sans sa robuste constitution.

La bruixas retardataire était sa propre femme !

L'affaire eut un retentissement inouï. Livrées à l'abominable *question,* les nocturnes nautonières furent jetées vivantes au feu. Toutes… sauf une qui ne fut même pas inquiétée et qui put continuer son existence entourée du respect de tous.

Ce ne fut pas l'Abadessa, meurtrière intentionnelle, ni la captatrice d'héritage, ni la dévastatrice de troupeaux, ni la haineuse sœur, ce ne fut pas la grande dame offensée par son boulanger, ce ne fut pas la pauvre disgraciée qui demandait à devenir comme les autres femmes.

Ce fut la mignonne jeunette, épouse de M. le Bailli !





Les lions de Bonneval

SONT-ILS bien ce que l'on pense ici, les lions de pierre qui semblent encore monter la garde devant le très vieux château de Bonneval, en Limousin ? Jadis, ils vous auraient dévoré tout cru. Enfin, d'après ce que l'on raconte.

En ce temps-là (au XIIe siècle), le château – encore dans son neuf – était la propriété du comte Roger de Bonneval, noble seigneur et assez mauvais homme. Âgé de trente-cinq ans, veuf pour avoir fait mourir sa femme de chagrin, il menait une conduite si dissolue que l'évêque de Limoges, monseigneur Gérald de Cher, quoique son cousin, avait dû se résoudre à l'excommunier, soit à lui interdire les sacrements et toute participation au culte. Terrible punition à une époque mal remise des terreurs de l'an mille où l'on avait cru voir poindre la fin du monde.

Roger de Bonneval résolut de partir pour la Croisade (c'était la 2e) afin – déclara-t-il publiquement – de racheter ses fautes. La Chronique rapporte qu'il fit merveille au vain siège de Damas, en tuant, pour affirmer sa foi, le plus grand nombre possible de ses semblables. Ainsi purifié, il s'en revint par terre et par mer, par lentes et longues étapes, jusqu'à cette frange du Massif Central où, près de St-Yriex, s'élève Bonneval.

C'était l'automne. Les sombres châtaigneraies aux cimes d'or *tombaient* leurs fruits vernissés, çà et là retenus par les rêches

bruyères. Dans les prés, les troupeaux avaient encore beaucoup à brouter et les pastours se huchaient entre eux d'un long cri monotone.

Tout à coup, le doux paysage parut se figer, sous un silence oppressant. Cela dura quelques secondes avant que se déchaînât la panique. Les pastours ne savaient plus rallier leurs moutons qui, collés les uns aux autres, couraient à l'aveugle en bêlant à la mort.

Un grondement lointain était cause de cette épouvante. Un grondement ou, plutôt, un rugissement… et qui s'amplifiait et envahissait tout.

Et voilà qu'apparut le comte de Bonneval, caracolant en tête de son escorte. Et cette escorte… fallait-il en croire ses yeux ? Cette escorte comptait une demi-douzaine d'hommes à la peau toute noire ! De l'une des caisses qu'ils portaient sur leurs épaules provenaient d'épouvantables rugissements. Qui ou quoi y était enfermé ? Un monstre ? méduse ? drac ? ou pire : un Infidèle ?

Et chacun de se signer en tremblant. Car les villageois étaient accourus, mais pour se tenir à distance. Ils étaient peu convaincus du repentir de celui qui les avait tant accablés naguère.

Enfin, ayant ainsi semé la terreur aux quatre coins du monde, le cortège atteignit la seigneuriale demeure. Au pied du château, le comte, de son cor d'argent et de nacre, lança un impérieux appel. Le grincement lourd des chaînes y répondit. Le château, abaissant son pont-levis, parut saluer le Maître revenu, tandis que ses gens restaient glacés d'effroi à la vue des suppôts de Satan qui le suivaient et à l'ouïr des rugissements sortis de la plus grosse des caisses dont ils étaient chargés.

Pourtant, sous le regard sévère de Martial, l'intendant, ils réussirent quelques révérences en balbutiant des paroles d'accueil.

Seule, Léonide, l'une des *menettes* comme on appelait ces vieilles filles, parfaites cuisinières, acariâtres et laides, indispensable élément des foyers auvergnats et limousins (la race en est aujourd'hui éteinte), n'obtempéra pas, trop occupée à précipiter les invocations propitiatoires à saint Léonard, à sainte Barbe, à saint Martial, à saint Éloi…

Mais le comte ayant annoncé qu'il avait convié pour le lendemain Mgr Cher, son cousin, on se sentit mieux !

Encore mieux, lorsqu'il déclara que la fameuse caisse renfermait un cadeau pour Son Éminence. Étrange cadeau, sans doute, mais christianisé par le destinataire.

En attendant, qu'allait-on faire des porteurs ?

Le Maître donna l'ordre – favorablement accueilli – de les parquer, avec leur colis, au bout de ses terres.

— Vous leur apporterez un cruchon d'eau et un pain à chacun.

— Et… à ce qui est dans la caisse ? chevrota la plus avaricieuse des menettes, responsable des provisions de bouche.

— À ce qui est dans la caisse, reprit-il, ricanant comme il ricanait autrefois, dans ses heures mauvaises, j'offrirai moi-même un plat de choix. Mais rien ne presse et rien ne vaut un petit jeûne pour vous mettre en appétit. Allons ! affairez-vous à préparer les fêtes de demain. Je veux en l'honneur de mon saint cousin une réception comme on n'en vit jamais !

Ses zélés serviteurs se surpassèrent.

Le jour venu, dès les premiers échos de la pieuse cavalcade, Roger de Bonneval s'avança à l'entrée du château. Il avait revêtu ses habits d'apparat et son sourire faisait plaisir à voir…

N'allait-il pas être lavé de sa conduite passée et réintégré dans la communauté religieuse ? Le saint homme qui l'en avait exclu apportait le pardon.

Ce fut le moment solennel. L'évêque de Limoges s'avançait, monté sur un beau cheval bai qui, tête levée et pas arrondi, avait tout du cheval d'évêque. Quant à Monseigneur, il avait mis ses ornements sacerdotaux, avec mitre et crosse d'or. Aux premiers pas de sa monture sur le pont-levis, le comte, à l'autre bout, vint à sa rencontre. Puis, s'étant d'abord agenouillé devant son hôte, il prit l'éminent coursier par la bride et les amena tous deux jusqu'au perron. Sans avoir mis pied à terre, comme s'il eût été pressé d'apporter la bonne nouvelle, l'évêque commença sa harangue :

Mon cher fils…

Dans une belle fresque oratoire, il évoqua la suite des glorieux Bonneval, qui oncques n'avaient donné dans le péché, avant de conclure qu'il y avait plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour cent justes qui persévèrent.

Le comte écoutait avec componction et repentir. Puis, l'homélie terminée, il fit un signe et les noirs porteurs, qui attendaient, déposèrent devant l'évêque toujours à cheval la caisse rugissante.

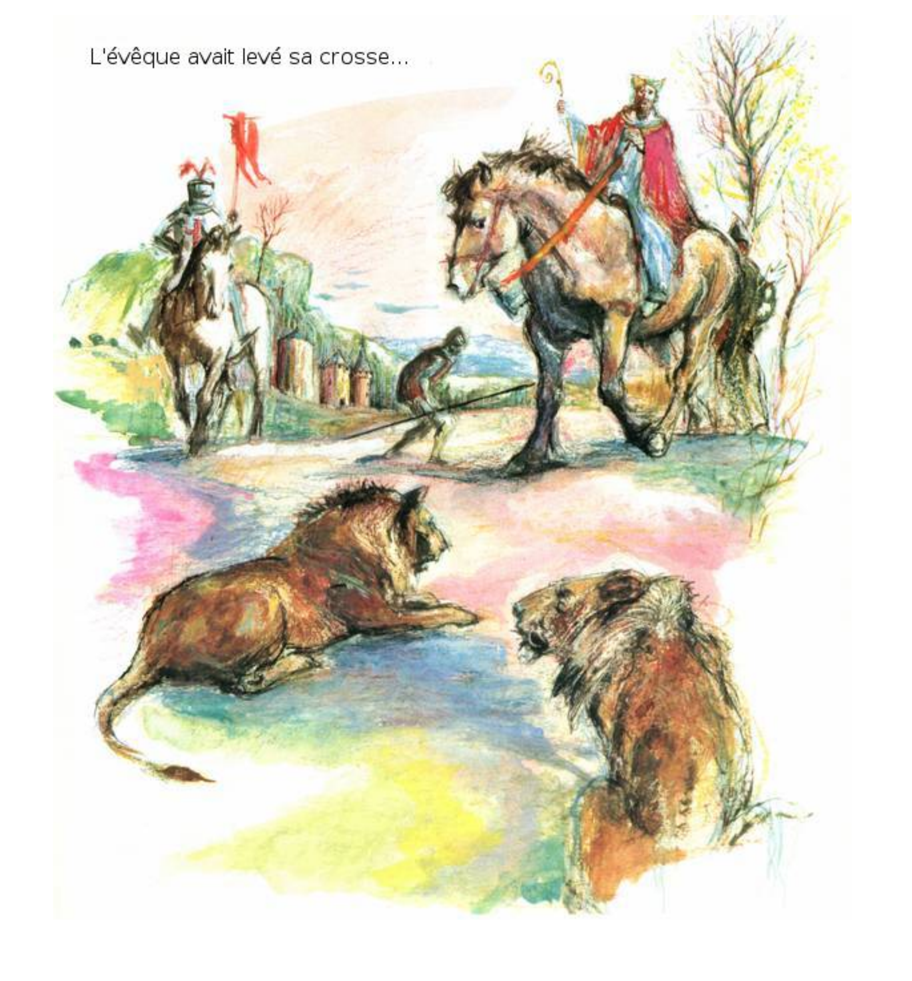
— Qu'est-ce là ? demanda Monseigneur qui, au cours de son petit sermon, n'avait pas caché sa surprise des rugissements qui le coupaient au meilleur de ses envolées.

— Mon humble présent, Monseigneur et vénéré cousin. Je l'ai apporté de Palestine. Il témoignera des sentiments que je nourris à l'égard de Votre Grandeur.

En même temps, les Africains ouvraient la caisse, libérant, dans un fracas épouvantable, deux énormes lions qui s'élancèrent sur l'évêque, prêts à n'en faire qu'une bouchée, le digne cheval compris.

Mais l'évêque avait levé sa crosse… et l'on vit ce que nul œil ne verra plus : les deux fauves se couchèrent, pétrifiés… C'est-à-dire

littéralement changés en statues de marbre.



L'évêque avait levé sa crosse...

La légende ajoute que le foudroyant miracle eut pour effet de convertir, et cette fois pour de bon, le meurtrier intentionnel. Le comte Roger de Bonneval, sous le vocable de « frère de la Miséricorde », poursuivit ses jours dans un couvent du Dorat connu pour la rigueur de sa règle.

Des siècles ont passé sur le sommeil des fauves pétrifiés.

Certains prétendent qu'ils grondent sourdement à l'approche des cataclysmes mondiaux. Ainsi, paraît-il, avant l'août de 1914. Personne n'est sûr que le fatal avertissement se soit renouvelé en 1939. Ni depuis. Mais n'avons-nous pas perdu de notre finesse d'oreille ?

À la conteuse qui l'interrogeait sur l'origine et le mystérieux pouvoir des lions de Bonneval, un très vieil homme du pays se borna à répondre en hochant la tête et presque à voix basse :

— Il y a des choses…





Provence

Sous l'œil de la déesse

Nymphe, déesse ou pastourelle,
Qui donc es-tu, fée Estrelle ?
Charles Roux

À l'interrogation du poète nous ne pouvons répondre qu'en remontant à la nuit des temps :

Vers 390 av. J.-C., les Phocéens qui avaient fondé Massilia, (de nos jours : Marseille), et établi des colonies tout autour, faillirent avoir bien des ennuis. Ces colonies que peuplaient les Celtolygiens, comme ils se disaient, se révoltèrent contre la Métropole, qui ne s'en douta pas.

Caramandus, chef d'une petite tribu réputée pour son courage, fut chargé de diriger l'offensive. Son quartier-général se trouvait à l'emplacement où domine aujourd'hui Notre-Dame-des-Anges.

La veille du jour fixé pour l'attaque, les conjurés s'en avertirent au moyen de signaux lumineux que les Phocéens, d'en bas, prirent pour des feux de bûcherons.

Dès l'aurore, on passerait à l'action. Mais bien avant l'aurore, Caramandus, qui avait sombré dans une demi-somnolence, eut un songe. Ou si ce fut une apparition ?

Une femme superbe, en tenue de guerrier, debout à côté de son lit de camp, le regardait avec une terrible sévérité. Une déesse, sans doute possible, et le pieux Caramandus l'écouta en tremblant. Elle lui interdisait d'attaquer Massilia, cité qu'elle tenait sous sa protection et elle lui enjoignait de se rendre auprès des chefs massiliotes pour signer avec eux un traité de paix définitif. Pour un homme de foi, les décrets des dieux ne se discutent pas. Encore faut-il n'être pas dupe ! Il est des circonstances où l'on en arrive à douter de tout, même des dieux. C'est pourquoi, en temps de guerre, on attache prudemment leurs statues avec de lourdes chaînes pour qu'elles ne s'en aillent pas chez l'ennemi.

Caramandus résolut de contrôler d'abord l'identité de la déesse qui lui était apparue. Il s'agissait bien de la protectrice de Massilia, et sa statue devrait se trouver parmi toutes celles qui peuplaient la ville. Alors, elle ne l'aurait pas trompé et il s'inclinerait.

Mais avant de procéder à cette vérification, son premier soin fut d'envoyer aux conjurés l'ordre d'arrêter les préparatifs. Cela fait, il descendit de ses hauteurs et, arrivé devant Massilia, il obtint facilement de la sentinelle qu'elle le laissât entrer. Sa tournée commença par le temple de Diane, particulièrement vénérée des Phocéens. C'était elle (on le lit dans Strabon), la Diane d'Éphèse, qui leur avait conseillé de quitter leur ville pour s'installer sur cette rive méditerranéenne. En reconnaissance, leur but atteint et la magnifique cité construite, ils élevèrent à la déesse d'Éphèse un temple immense, ou ephesium.

Mais Diane ne rappelait en rien la vision de Caramandus. Il passa à une autre… non plus ! À celle-ci… celle-là… Non plus ! non plus ! Le scrupuleux rebelle ne voulait en manquer aucune, malgré le temps qui pressait, malgré cet air d'attendrissement ironique qu'il croyait lire sur ces beaux visages de marbre. Il commençait à se persuader d'avoir été victime d'un faux-semblant, peut-être suscité par sa propre inquiétude, quand… à l'endroit précis où s'élève aujourd'hui l'église des Acoules, la révélation le frappa en coup de foudre. Sous le portique du sanctuaire consacré à la déesse, s'imposait la statue de Pallas Athéna, rigoureusement pareille à sa visiteuse de la nuit. Et la statue s'anima. De ses traits courroucés émanait un ordre irrésistible. Caramandus comprit.

Seulement, il lui fallait convaincre ses alliés qui devaient bouillir de l'impatience de se battre. Mais la déesse pacificatrice dut l'inspirer. La peur de désobéir à Pallas, la loyauté de Caramandus firent le reste. Et tout rentra dans l'ordre.

Alors, Caramandus se rendit auprès des chefs massiliotes. Il les félicita de la haute protection dont ils bénéficiaient, et respectueusement exposa les doléances des Celtolygiens. À cet

effort de conciliation, les Massiliotes répondirent par une sincère volonté d'entente et tout finit par s'aplanir. La paix fut signée, que célébrèrent avec des solennités inouïes métropolitains contestataires de la veille. Les plus belles jeunes filles massiliotes, parées de fleurs, se prodiguèrent en danses rituelles. Les chefs Celtolygiens offrirent à la déesse un collier d'or comme on n'en connut pas de plus beau.


La paix fut signée...

Mais Pallas Athéna, lorsque les Temps changèrent, loin de retirer sa protection à Marseille, l'étendit à toute la Provence.

Hélas ! Elle n'a pu lui éviter toutes les vicissitudes des armes. Les hommes de peu de foi que sont ceux d'aujourd'hui, n'auraient pas écouté ses avis. Mais parce que Pallas veillait, cette belle Provence tant convoitée (Nice ne l'oubliera pas…), a gardé l'éclat de la jeunesse et du bonheur de vivre.

Pour la seconder, Pallas a choisi la chèvre-fée, cette chèvre d'or qui fut si grande amie de Mistral, Paul Arène, tant d'autres… Son ministère comporte surtout la protection de la nature avec le châtiment des malfaisants qui, par inconscience ou non, offensent le paysage et sa gent animale.

Le rôle de la déesse est plus vaste et, cela va de soi, plus représentatif. Elle préside à toutes les fêtes grandioses, accueille, aide, comble, même, d'attentions, les visiteurs d'élite (qui ne sont pas toujours les « grands » de ce monde : ses préférences vont aux

artistes et aux poètes).

Et si la chèvre d'or, comme toute fée, doit mourir un jour, sa Souveraine, puisque déesse, est éternelle. Mais s'ennuierait-elle en cette éternité ? Simplement, désire-t-elle par une fréquentation plus intime, étudier les humains ? On ne compte pas ses métamorphoses, les unes féeriques, les autres qui la firent toute semblable à nous.

Ainsi fut-elle cette belle Gyptis, fille du roi des Ligures dont on connaît l'histoire(1). Son père avait réuni en un banquet tous les prétendants à sa main. Il était convenu qu'elle désignerait, au dessert, celui qu'elle prendrait pour époux, en lui offrant la coupe remplie d'hypocras où elle aurait elle-même trempé ses lèvres. Vous savez comment elle choisit un homme venu d'ailleurs : Protis, de Phocée (aujourd'hui Potcha), cité grecque d'Asie Mineure.

Elle fut Acella, la ravissante Arlésienne dont on peut déchiffrer le nom au musée d'Arles sur une plaque commémorative.

C'était au temps de l'occupation romaine. Arles vivait sa grande époque. Acella, fille d'un haut fonctionnaire maritime, était fiancée au beau centurion qui l'aimait et qu'elle aimait. Ensemble, ils lisaient les poètes. Le soir, ils dansaient au son des lyres et des flûtes. Mais une nuit, après le bal, sous les frais cyprès, Acella frissonna et ne s'en remit pas. Elle avait dix-sept ans. Sa précoce dépouille reposa aux Aliscamps, la belle allée faisant suite à la voie Aurélienne. Et l'on vous dira que l'inconsolable fiancé ne se lassait pas d'y venir pleurer. Et l'on vous dira qu'une forme légère, transparente comme une buée, s'élevait de terre et tournoyait avec grâce, auprès de lui, à l'heure du bal.

Elle fut parmi les pastours et pastourelles qui, *de grand matin, ont rencontré le train des trois grands rois qui allaient en voyage* chargés de présents, bientôt suivis du tambourinaire et du joueur de viole, et du pêcheur avec son lourd filet, et du mendiant et de la vieille… et de l'âne agitant ses grelots et des brebis avec leur agnelet dernier-né…



Estérelle, si belle et si blonde…

Elle fut, surtout, Estérelle, la fée de Mistral, si belle et si blonde que, la voyant s'avancer, au milieu des sauvages pins verts, Calendal, son amoureux, la prenait pour le jour. Si belle, si blonde, si savante aussi, que l'un de nos modernes critiques (Pierre Lasserre) déplora cet étalage d'érudition. Évidemment, les fées ne possèdent pas le quart des connaissances dont elle fait montre dans ses tendres rencontres au prieuré de Roquestron ! Les fées, peut-être… Mais Pallas ?

La déesse multiple, présente partout, à tout moment, et qui, à l'instar de quelques heureux mortels a fait de la contrée radieuse sa résidence secondaire, y trouve également ces plaisirs que l'on dit légers…

Refermant son livre de toute science, déposant son casque guerrier, elle se mêle, les soirs de printemps, au jeu des Sirènes et des bondissantes lucioles. Elle chante avec les Sylphes, à l'ombre d'argent des pâles oliviers et quand l'air s'étourdit du craquètement des cigales, c'est qu'elle a mis sa robe à danser, sa robe aux sept couleurs où tintinnabulent des sequins d'or.



Mais où est cette perle?

Paris

Le petit homme rouge des Tuileries

On attribue la gloire de Napoléon au génie militaire, à la vaillance, au magnétisme personnel, à une puissance de travail comme il n'est pas d'autre exemple, à la faculté qu'il avait de s'endormir à son gré, n'importe où, n'importe quand, et, naturellement, à la chance !

Eh bien ! Il y avait autre chose !

Napoléon bénéficia de la protection du *Petit Homme Rouge des Tuileries,* étrange personnage quasi historique tant on a écrit sur lui. Il se déplaçait beaucoup, mais les Tuileries étaient son domicile fixe depuis que Catherine de Médicis l'y avait amené dans ses bagages.

Les spécialistes de la question le rangent parmi les *sotrets* ou lutins, ces esprits familiers, serviables mais volontiers farceurs. Ils vous cachent l'objet dont vous avez besoin pour vous le restituer là où vous ne l'auriez pas cherché. Vos lunettes par exemple… Ah ! qu'ils aiment donc s'amuser avec les lunettes ! Ils jettent dans le plat qui mijote une poignée de sel de trop. En dehors de la maison, les ateliers d'imprimerie sont pour eux un terrain de jeux dont il ne semble pas qu'ils pourraient se passer. Mettre une lettre à la place d'une autre, ou un mot, intervertir les lignes… ils ne s'en lassent pas !

Leurs bons offices sont aussi inattendus : le livre qui s'ouvre tout seul juste à la page qui ravivera votre mémoire à la veille d'un examen… l'objet qui vous eût blessé en tombant et qui se trouve arrêté dans sa chute… *Heureux hasards,* multiples et fréquents.

Revenons-en au Petit Homme Rouge en particulier : Dom Calmet, « consciencieux et sévère historien du XVIIe siècle », qui lui a consacré de graves dissertations, le décrit : tout petit, si petit « qu'il arrive à passer par le trou d'une serrure », vêtu de rouge sous un bonnet de même teinte, de la forme d'un bonnet phrygien. Symbole de la mascarade révolutionnaire ? Singulier couvre-chef pour un colocataire des rois ! Était-ce une manière d'avertissement ?

Il voyageait beaucoup avons-nous dit et il semblait goûter, de temps à autre, les charmes champêtres. Près de Raon-l'Étape, il fut précisément parrain du lieu-dit *Vêtu de Rouge.*

Aux Tuileries, il allait et venait partout sans qu'on lui accordât plus d'attention qu'à un petit animal familier. Sauf si son espiègle menue figure se faisait triste. On était sûr alors de l'imminence d'un deuil ou d'un désastre.

Où se retirait-il dans ce grand palais ? Lenôtre nous rappelle qu'on ne découvrit jamais sa cache mystérieuse !

Catherine de Médicis le laissait folâtrer autour d'elle, la première à rire de ses taquineries. En voulait-elle à quelqu'un – à quelqu'une surtout – elle l'expédiait vers la personne en question qu'il avait ordre de tracasser durement.

Seulement, il n'avait pas toujours les mêmes antipathies que son auguste patronne. Ainsi, il aimait beaucoup Marie Stuart qu'elle n'aimait pas – ou qu'elle n'aimait plus – non sans excuses, il faut le reconnaître. Peu psychologue, l'impertinent lutin n'allait pas au-delà des choses et le charme de notre reine temporaire a fait tourner d'autres têtes ! Il vola pour elle. (Mais le gentil lutin savait-il ce que c'était que voler ?)

La petite veuve se préparait à regagner son Écosse. Selon la coutume, elle ne pouvait rien emporter des bijoux de la couronne et, dans ces mornes conjonctures, il est peu probable qu'elle en eût du regret. Mais le Petit Homme Rouge l'avait vue souvent se parer avec plaisir d'un certain pendentif orné d'une perle en forme de larme qu'elle réchauffait au creux de sa main puis appuyait sur sa joue. Alors le Petit Homme Rouge décida de la lui donner, à son insu, il va de soi. Hé là ! Catherine, inventaire en mains, n'entendait pas que ce bijou, presque modeste, pourtant, par comparaison, manquât au trésor. Il fallut tout déballer et procéder à une fouille en règle. La reine italienne ne décolérait pas :

Ma dov'e 'sta perla ? (Mais où est cette perle ?) *Dov'e 'sta perla ?*

S'ta perla demeurait introuvable, jusqu'au moment où sa juste détentrice mit en cause l'honnêteté de l'une des suivantes. Subitement, la perle réapparut. On raconte que la douairière appliqua la main dessus comme sur un insecte prêt à s'envoler.

Au siècle de Louis XIV, le Petit Homme Rouge, toujours bien vivant et malicieux, n'aima pas (nous ne disons pas qu'il la détesta, il n'avait pas de sentiments violents) la morganatique Maintenon. Les antipathies comme les sympathies ne se discutent pas !

Il cachait son livre d'heures ou il le faisait tomber en éparpillant les images qu'il contenait. Il mettait du poivre dans sa tabatière. Elle était frileuse, on ne peut plus. Avec une cruauté enfantine, il organisait la ronde des courants d'air autour de sa victime, coinçait les glaces de la voiture capitonnée faite exprès pour elle, tirait sur les couvertures dont elle s'enveloppait dans son fauteuil-guérite, renversait sa chaufferette…

Il aurait voulu aider Louis XVI, l'enlever à son établi de serrurier, mais en vain multipliait-il les pirouettes, l'apathique souverain l'écartait comme une mouche agaçante. Alors, pour ne pas voir les événements qui se préparaient, le Petit Homme Rouge, écœuré, déçu, partit pour un tour du monde.

Et un soir, en Égypte, un soir qui était la veille de la bataille des Pyramides, Bonaparte allant et venant sans aide de camp, sous ces belles étoiles qui semblaient tout près, vit au bout de sa botte ce qu'il prit pour un curieux animalcule exotique. Il fit un mouvement pour s'en débarrasser. Mais il entendit :

Que mon Général pardonne mon audace et veuille bien m'entendre. L'inactivité me pèse et s'il lui plaisait de m'utiliser j'aurais grand bonheur à travailler à sa gloire !

Bonaparte ne s'étonna pas. Un Corse sait que le merveilleux est autour de nous et il n'y avait pas si longtemps qu'il s'était complu à écrire un conte fantastique. Et puis, malgré sa taille exiguë, il y avait dans l'attitude de l'étrange brimborion comme dans son accent, quelque chose d'indéfinissable qui devait être cet air des cours que l'Empereur chercherait si fort à recréer.

Amusé un peu, charmé certainement, le jeune général écouta la proposition du *Petit Homme Rouge*. Ils firent alliance pour un premier pacte de dix années. Reconnaissons qu'un agent secret

quasi invisible et agile à se glisser partout représentait une précieuse acquisition. Et ce furent les dix années que vous savez.

Mais Bonaparte n'était encore que Premier Consul, ce jour que, pénétrant dans l'un des salons des Tuileries, il aperçut, sur la cheminée, une enveloppe à son nom. Qui l'avait apportée ? Aucune des personnes présentes ne put le renseigner. Bonaparte la décacheta. Elle contenait une feuille de papier avec ces trois mots : *Tu seras roi,* et une signature : le Petit Homme Rouge.

N'ayant pas connu d'empereur, il ne pouvait désigner autrement la charge suprême.

On s'étonnera qu'après avoir vécu dans l'intimité des souverains par droit de naissance, il eût offert ses services à *l'Usurpateur*. Mais pourquoi n'aurait-il pas subi, comme les hommes, l'envoûtement napoléonien ? Outre que, par nature, un lutin est assez superficiel et de rancune légère.

Selon les récits, Napoléon eut encore à se louer de ses conseils en 1805, à Strasbourg. Puis, à Vienne, en 1809, où ils renouvelèrent leur pacte venu à expiration. Ils le renouvelèrent pour cinq ans seulement.

Leurs rapports s'étaient distendus. Cependant, à la Bibliothèque nationale, une estampe nous montre le Petit Homme Rouge auprès du roi de Rome nouveau-né. Mais le menu mentor n'était pas toujours content des décisions de son impérial protégé, qu'il essaya de retenir au début de la marche sur Moscou. Une ou deux fois encore, avant Waterloo, il l'avertit de l'immense trahison de ceux-là mêmes qu'il avait le plus comblés. Alors, sans doute, avait-il cet air sombre qui jadis, en tant d'autres occasions, jetait l'alarme dans la maison des rois.

Après ces dates, l'on n'entendit plus parler du *Petit Homme Rouge des Tuileries*. Que devint-il ? Comme tout être de l'espèce féerique, il pouvait vivre des siècles mais sans échapper définitivement à la mort. Quand et comment celle-ci s'est-elle présentée pour lui ? La ville de Strasbourg, où son souvenir est encore si vivant, revendique de lui avoir offert son dernier repos. Sa forme fluide se serait diluée « sous la tour de la cathédrale, dans le souterrain des fondations remplies d'eau profonde ».



1 Voir Contes et Légendes du pays niçois. Fernand Nathan, édit.